

ROBIN HOBB

LE DESTIN DE L'ASSASSIN

Le Fou et l'Assassin VI



Pygmalion

LE DESTIN DE L'ASSASSIN

Le Fou et l'Assassin VI

Lorsque les Quatre et leurs Serviteurs s'attaquent à Flétribois et enlèvent la fille de Fitz, ils mettent en branle des forces impossibles à arrêter.

L'ancien assassin royal, croyant Abeille disparue à jamais, se lance à l'assaut de leur citadelle, accompagné du Fou. De Kelsingra au fleuve du désert des Pluies en passant par les îles Pirates, le Prophète blanc et son Catalyseur sont prêts à tous les sacrifices pour mener à bien leur vengeance.

Abeille, quant à elle, est en vie et refuse le sort que ses ravisseurs lui réservent. Si elle a espéré leur échapper et retrouver les siens, elle décide finalement de les anéantir, quitte à les accompagner dans leur ruine.

Les Blancs ont accès à des rêves prémonitoires, certes, mais rien ne les avait préparés aux Loinvoyant. Car l'instinct de survie sans faille de cette famille n'a d'égal que sa capacité de destruction dans le détail.

Robin Hobb, dans la tradition des grands romanciers de l'aventure tel J.R.R. Tolkien, est considérée comme l'un des maîtres du genre dans les pays anglo-saxons. Elle figure régulièrement sur les listes des best-sellers en France, aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne. Elle a publié les séries: L'Arche des Ombres (Les Aventuriers de la mer), L'Assassin royal (La Citadelle des Ombres), Le Soldat chamane et Les Cités des Anciens, ainsi qu'un recueil, L'Héritage et autres nouvelles, et Le Prince bâtard chez Pygmalion.

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré,
D. Mousnier-Lompré et F. Mousnier-Lompré.

LE DESTIN DE L'ASSASSIN

DU MÊME AUTEUR

LE FOU ET L'ASSASSIN

1. *Le Fou et l'Assassin*
2. *La Fille de l'Assassin*
3. *En quête de vengeance*
4. *Le Retour de l'Assassin*
5. *Sur les Rives de l'Art*

Le Prince bâtard, prélude à L'Assassin royal

L'ASSASSIN ROYAL

1. *L'Apprenti assassin*
2. *L'Assassin du roi*
3. *La Nef du crépuscule*
4. *Le Poison de la vengeance*
5. *La Voie magique*
6. *La Reine solitaire*
7. *Le Prophète blanc*
8. *La Secte maudite*
9. *Les Secrets de Castelcerf*
10. *Serments et deuils*
11. *Le Dragon des glaces*
12. *L'Homme noir*
13. *Adieux et retrouvailles*

Tous ces ouvrages ont été regroupés dans les quatre volumes de
LA CITADELLE DES OMBRES.

LES AVENTURIERS DE LA MER

1. *Le Vaisseau magique*
2. *Le Navire aux esclaves*
3. *La Conquête de la liberté*
4. *Brumes et tempêtes*
5. *Prisons d'eau et de bois*
6. *L'Éveil des eaux dormantes*
7. *Le Seigneur des trois règnes*
8. *Ombres et Flammes*
9. *Les Marches du trône*

Tous ces ouvrages ont été regroupés dans les trois volumes de
L'ARCHE DES OMBRES.

LE SOLDAT CHAMANE

1. *La Déchirure*
2. *Le Cavalier rêveur*
3. *Le Fils rejeté*
4. *La Magie de la peur*
5. *Le Choix du soldat*
6. *Le Renégat*
7. *Danse de terreur*
8. *Racines*

Tous ces ouvrages ont été regroupés en trois volumes,
L'intégrale 1, L'intégrale 2 et L'intégrale 3.

LES CITÉS DES ANCIENS

1. *Dragons et serpents*
2. *Les Eaux acides*
3. *La Fureur du fleuve*
4. *La Décrue*
5. *Les Gardiens des souvenirs*
6. *Les Pillards*
7. *Le Vol des dragons*
8. *Le Puits d'Argent*

ROBIN HOBB

LE DESTIN
DE L'ASSASSIN

Le Fou et l'Assassin

roman

*Traduit de l'anglais par Arnaud Mousnier-Lompré,
Dominique Mousnier-Lompré et François Mousnier-Lompré*

Pygmalion 

Titre original :
ASSASSIN'S FATE
(seconde partie)

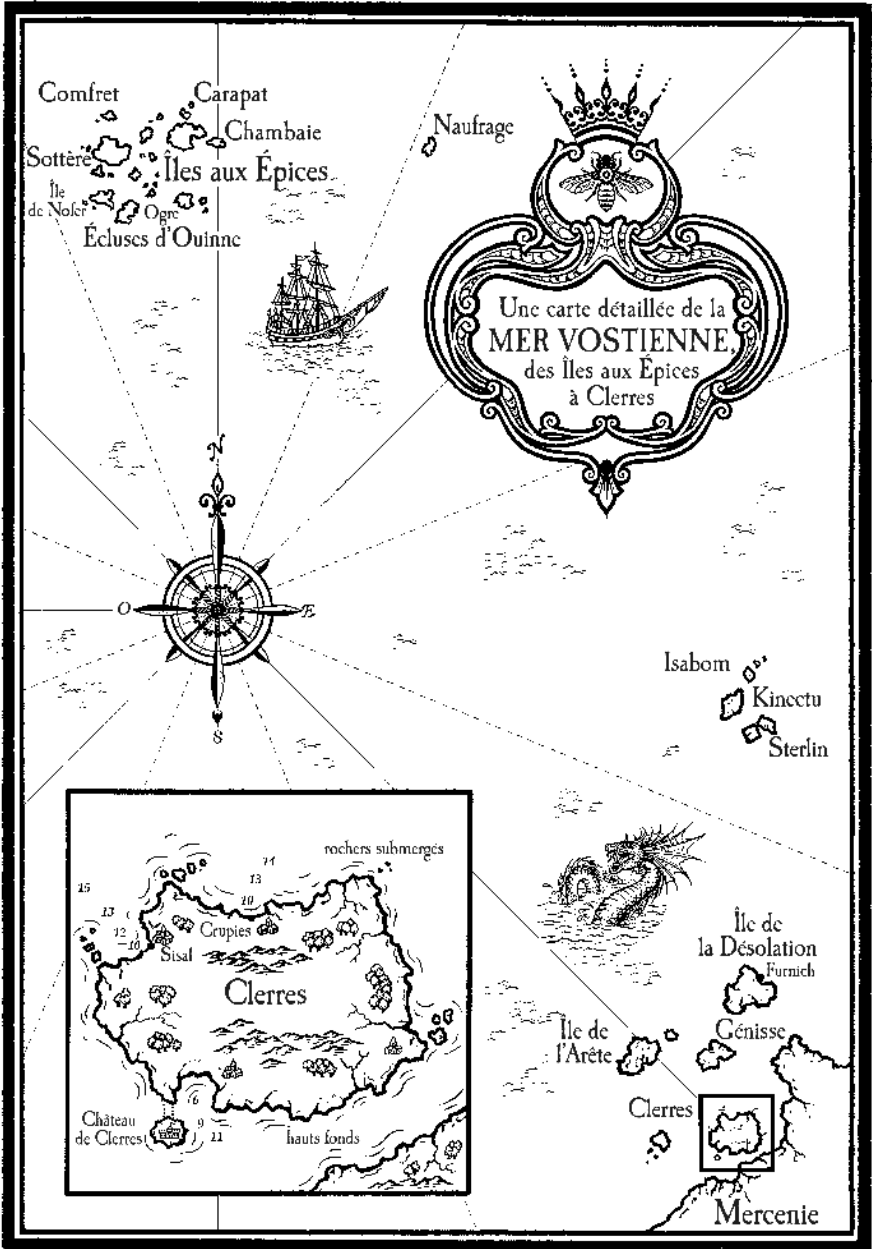
Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook,
Instagram et Twitter.
www.editions-pygmalion.fr

Carte en début d'ouvrage : © Carol Craig 2017

© 2017 by Robin Hobb

© 2018, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française

ISBN : 978-2-7564-2277-0



EN ROUTE

C'est au cours de l'été que la montagne brûla pour la première fois. D'aucuns dirent que c'étaient les secousses de la terre qui avaient fracturé le sommet lointain ; pour d'autres, c'est la montagne qui, en se réveillant, avait ébranlé la terre.

Ce n'était pas la première fois que le sol tremblait sous nos pieds. Il tressaillait régulièrement, et c'est pourquoi nous employions une pierre riche en veines d'argent capables, grâce à la magie, de résister et de se rappeler leur rôle dans le monde. Mais lors de ce séisme-ci, même si pour la plupart nos bâtiments restèrent debout, une fissure s'ouvrit dans la terre elle-même, depuis le fleuve jusqu'au quartier des rétameurs. Ultérieurement, elle devait se remplir de l'eau du fleuve et devenir pour nous un élément du décor de la ville.

La pluie qui s'abattit sur la ville était un mélange d'eau et de sable noir. Elle recouvrit les rues de poussière, et certains habitants, de même que trois dragons, en attrapèrent une toux. De sombres nuages s'amoncelèrent au-dessus de Kelsingra, et durant douze jours on ne put distinguer la journée de la nuit. Des oiseaux sans vie tombaient du ciel et les poissons s'échouaient sur les rives du fleuve.

Pendant ce temps, au loin, le sommet naguère enneigé du Sise-falk luisait comme un chaudron en fonte.

Cube de mémoire 941, trouvé dans un couloir à Aslevjal,
transcrit par Umbre Tombétoile

Le lendemain, à l'aube, les dragons s'en furent.

Etta avait tenu parole. Nous avions travaillé toute la nuit à embarquer le ravitaillement et à faire en sorte de pouvoir profiter de la première marée. Je ne pense pas que les dragons eussent averti ni salué personne avant de partir ; ils s'élevèrent dans les airs, et, pendant que notre corneille traçait des cercles en dessous d'eux en croassant lugubrement, ils continuèrent de monter en larges spirales à l'aplomb de Partage avant de s'éloigner vers le sud-est. Baissant les yeux, je constatai que Vivacia les suivait toutes voiles dehors. Je la montrai du doigt à Brashen qui passait près de moi.

« Oui, me dit-il, on a appris hier soir que Vivacia était décidée à rejoindre l'île des Autres avec les dragons, pour voir ce qui s'est passé là-bas. Et ensuite, elle les accompagnera peut-être à Clerres. »

Je suivis du regard les dragons et la vivenef en me demandant ce que cela changeait à ma mission, et puis Brashen me donna une tape dans le dos. « Eh, les tonneaux de bière ne vont pas embarquer tout seuls ! » me fit-il remarquer, et je me dirigeai vers Clef qui manipulait un palan.

Peu après, le prince des îles Pirates vint en barque se placer bord à bord avec nous. Sorcor était aux avirons et souquait ferme pour un homme de son âge. L'embarcation transportait deux coffres ouvragés ainsi qu'un sac de marin en toile. Akenit se tenait à la proue, les plumes de son chapeau dansaient dans le vent, et une jeune fille à la mise raffinée était assise sur un des coffres.

Clef les reconnut et, à grands pas décidés, se dirigea vers la cabine du capitaine. Peu après, Althéa et Brashen apparurent, elle les lèvres pincées et les yeux étrécis comme ceux d'un chat en colère, lui détendu et apparemment maître de la situation.

Akennit monta le premier à l'échelle, suivi de l'adolescente, pendant que Sorcor nous rejoignait sur le pont. Deux marins d'Etta grimperent pour hisser à bord les deux coffres. Akennit regardait alentour, et Sorcor prit la parole. « Eh bien, nous y voilà ! » dit-il d'une voix forte.

« Parangon Ludchance ! À moi, jeune homme, à moi ! » s'écria le navire. Sans un mot ni un regard pour Althéa ni Brashen, Akennit se dirigea vers la figure de proue en jetant par-dessus son épaule à son accompagnatrice : « Barla, occupe-toi de mes affaires ! Et que ma cabine soit aménagée comme je l'aime. Allons, presse-toi ! »

Sorcor le regarda s'éloigner, et les joues du vieux pirate s'empourprèrent. Sans se tourner vers les deux commandants, il dit à mi-voix : « J'aimerais venir avec vous. »

— Nous avons déjà assez de capitaines sur ce vaisseau », répondit Brashen en s'efforçant d'atténuer son refus par une pointe d'humour. « Si vous êtes à bord, Akennit et tous les matelots que vous nous avez amenés vous demanderont votre avis avant de suivre le moindre ordre d'Althéa ou de moi-même.

— C'est vrai », reconnut Sorcor. Le premier coffre qui renfermait le nécessaire de voyage d'Akennit fut hissé sur le pont de Parangon. Sorcor le suivit des yeux puis il poussa un léger soupir. « Vous voulez avoir les mains libres avec le petit, n'est-ce pas ? Vous ne tenez pas, j'imagine, à ce que j'intervienne si je pense que vous êtes trop dur avec notre jeune prince.

— En effet, admit Brashen. Mais je ne le vois pas comme un petit, et encore moins comme un prince. Le navire le veut à son bord et, vous, vous seriez content qu'il apprenne quelques rudiments de notre métier. » Il eut un rire moqueur. « Quant à moi, j'aimerais avoir un peu la paix à bord de ce vaisseau. Or, ça n'arrivera que si je le traite comme n'importe quel matelot.

— C'est ce que je lui ai dit hier soir, quand sa mère lui a accroché un talisman autour du cou ; cependant je ne crois pas qu'il ait entendu un seul mot de ce qu'on lui a raconté. Mais bon, je vous le confie. » Un petit instant de silence suivit

la capitulation de Sorcor. L'ancien pirate se tourna vers Barla, occupée à guider le palan qui déposait le lourd coffre sur le pont, et lui dit calmement. « Petite, dis-leur de rembarquer ce coffre. À bord, on n'a besoin que du sac de marin. » Puis il redressa les épaules. « Akennit et Trelvestrit s'entendaient bien chaque fois que Vivacia était au port ; Hiémain les réunissait dès qu'il le pouvait. Il voulait que votre fils se familiarise avec notre politique et qu'il acquière quelques notions de négoce. Faites excuse, mais je répète seulement ce que disait Hiémain ! »

Brashen eut une moue ironique. « Tiens donc, des notions de négoce ? Pour moi, j'aurais dit que Gamin a déjà acquis la culture des Marchands. Mais vos excuses ne sont pas nécessaires.

— J'aimerais que votre fils puisse rester aux côtés du prince ; il pourrait lui enseigner vos façons de faire, comme Trelvestrit a appris les nôtres d'Akennit. Il devra s'habituer à ce pont et à tout ce qu'il y a au-dessus et en dessous. Je sais qu'il va affronter des mers démontées et qu'il n'aura pas eu le temps de s'y préparer. Il n'a jamais vécu à bord d'un bateau. Jamais... » Il secoua sa grosse tête. « C'est ma faute, dit-il d'une voix rauque.

— Je m'occuperai de lui, dit Brashen à voix basse. Il devra plier un peu la nuque, mais je ne le briserai pas. Ce qu'il devra apprendre en premier, c'est à recevoir des ordres. » Il s'éclaircit la gorge et jeta un œil navré en direction de Sorcor : « Serrez les dents et reculez-vous. » Puis il prit une inspiration et beugla : « Akennit ! Ton équipement est à bord ; viens le ranger. Gamin, montre-lui son hamac et aide-le à s'installer. »

Gamin arriva au pas de course, avec un grand sourire qui s'effaça quand il vit le coffre retourner dans la barque. Barla haussa les épaules et descendit l'échelle à la suite du bagage. Un moment plus tard, un des nouveaux matelots, une femme, apparut, son sac sur l'épaule. Elle le déposa sur le pont au moment où Akennit revenait à grands pas. Il n'avait pas traîné, mais il ne s'était pas hâté non plus. Il regarda Brashen

d'un air interrogateur. « Mon hamac ? fit-il avec un petit sourire, comme s'il était certain que la langue du capitaine avait fourché.

— Juste à côté du mien ! intervint Gamin. Prends ton sac et descendons dans l'entrepont. » Je me demandai si Akennit avait perçu la mise en garde dans la voix de son ami.

« L'entrepont ? » répéta Akennit en haussant les sourcils. Il jeta un coup d'œil à Sorcor et attendit qu'il intervînt.

Brashen croisa lentement les bras sur sa poitrine. Avec réticence, mais sans trace de contestation, le vieux pirate déclara : « Bonne traversée, capitaine Trel ; je vous souhaite une mer calme et un vent régulier.

— Ça m'étonnerait, à cette époque de l'année et en voguant vers le sud-est, mais je vous remercie de vos vœux. Je vous prie de transmettre mes respects à la reine Etta, et de lui rendre grâce encore de tout l'appui qu'elle nous a apporté pour nous équiper et pour nous aider à réparer nos torts auprès de nos partenaires commerciaux.

— J'y veillerai. » Sorcor, je le voyais, était peu enclin à repartir. Une expression de stupeur indignée s'était peinte sur le visage d'Akennit ; Gamin avait ramassé le sac de marin.

« Où sont mes coffres ? demanda Akennit avec force. Et où est ma chambrière ?

— Votre sac est là, dans les mains de Trelvestrit. C'est moi-même qui l'ai préparé ; vous y trouverez tout ce dont vous pourrez avoir besoin. » Sorcor se retourna lentement et se dirigea vers le flanc du bateau ; en contrebas, le doris qui les avait amenés l'attendait. Barla passa la tête par-dessus le bastingage, mais Sorcor secoua la sienne et lui fit signe de redescendre, et elle obéit, perplexe. Sorcor enjamba le garde-corps et lança : « Honorez la mémoire de votre père, et devenez un homme. »

Akennit le regarda fixement, les joues écarlates. « Mais je suis un homme ! » rétorqua-t-il.

Brashen, sans élever le ton, dit : « Gamin, lâche ça. » Dès que son fils eut obéi, il se tourna vers le prince pirate. « Tu peux t'occuper seul de ton sac, matelot ? Je peux demander

au prince FitzChevalerie de te prêter main-forte, si c'est nécessaire. » Sa voix ne trahissait nulle émotion ; il était dans le rôle du capitaine qui cherche les limites d'une nouvelle recrue.

Appuyé non loin de là à la rambarde du navire, j'avais regardé la scène se dérouler comme s'il s'agissait d'un spectacle de marionnettes. Sur le conseil de Trelle, je me redressai et m'avançai rapidement pour prendre le sac, un peu surpris : le sac en toile n'était pas si gros que le soulever pût présenter de difficulté. Mais j'avais promis de participer à la vie du bord et j'avais l'intention de me tenir au moins à cela.

« Hors de mon chemin ! Je peux y arriver seul ! » s'exclama Akennit. Le capitaine Trelle me fit un petit signe de la tête et je m'éloignai. Le jeune homme avait largement la force de déplacer son bagage, mais il le souleva avec un effort très exagéré et la mine boudeuse d'un enfant gâté. Ce n'était pas mon affaire, et je me rendis à la cabine d'Ambre.

J'y trouvai le Fou assis en tailleur sur la couchette inférieure, avec, ouvert sur ses genoux, un des journaux d'Abeille.

« Je me demandais si tu n'avais pas changé d'avis et si tu n'étais pas allé à Partage avec les autres, dis-je.

— Pour visiter la ville ? » railla-t-il en désignant ses yeux aveugles.

Je m'assis à côté de lui en baissant la tête pour éviter de me cogner à la couchette du dessus. « J'espérais que tu recouvrais un peu de ta vue, puisque tu lis un journal.

— Je ne le lis pas, Fitz, je le touche. » Il soupira et me le tendit. Je restai atterré : c'était le journal intime d'Abeille, non son cahier des rêves, et ouvert à une page que je ne lui avais pas lue. Le savait-il ? Je le refermai délicatement, trouvai la chemise que j'utilisais toujours et l'y enveloppai soigneusement, puis je le remis prudemment dans mon paquetage. Je craignais que le Fou ne découvrit l'Argent par accident, mais je me contentai de lui dire : « Il faut manipuler mes affaires avec précaution : la brique chauffante de Reyn qui s'y trouve doit toujours être rangée à la verticale. »

En glissant soigneusement le sac sous la couchette, je lui dis : « Akennit est à bord. Nous lèverons l'ancre au changement de marée.

— Lant, Persévérance et Braise sont-ils revenus ?

— Ils arriveront à temps. Lant avait des messages à envoyer par pigeon voyageur, Persévérance voulait de l'aide pour prévenir sa mère, et Braise souhaitait faire parvenir un message à Umbre.

— Ainsi, notre voyage reprend aujourd'hui. » Il poussa un soupir haché. « Pourtant, il y a encore tant à faire, et chaque seconde qui s'écoule est une seconde de trop qu'elle passe entre leurs mains. Elle peut mourir à chaque instant. »

L'affolement s'empara de moi. Je le repoussai et le refusai ; je m'endurcis le cœur et m'interdis tout espoir. Je tentai de faire partager ma défense à mon ami. « Fou, malgré ce que tu crois, malgré ce que tu as rêvé... Si j'imagine que c'est une mission de sauvetage et non un assassinat, je perdrai ma concentration ; or, c'est tout ce qui me reste. »

L'inquiétude déforma soudain ses traits. « Mais elle est vivante, Fitz ! Mes rêves ne me laissent aucun doute là-dessus ! Ah, comme j'aimerais pouvoir les partager avec toi !

— Tu as donc vu Abeille encore en vie dans d'autres rêves ? » demandai-je à contrecœur. Pourrais-je supporter d'entendre davantage de ses certitudes invérifiables ?

« En effet, répondit-il ; puis, inclinant la tête, il poursuivit : ... même si je suis sans doute le seul à pouvoir les interpréter de cette façon. Ce n'est pas tant les images elles-mêmes que la sensation liée à ces rêves qui me persuade qu'ils concernent Abeille. » Il s'interrompit, soudain songeur. « Et si je pouvais partager mes rêves avec toi ? Si tu me touchais sans intention de guérison, mais seulement pour un partage... tu ne crois pas ?

— Non. » Puis j'essayai de tempérer la sécheresse de mon refus. « Quand nous établissons un lien, Fou, ce qui se passe n'a rien à voir avec mon intention. Il commence à se produire un phénomène inéluctable, comme le courant d'un fleuve qui nous emporterait.

— Comme le fleuve d'Art dont tu parles ? Comme un courant de magie ?

— Non. C'est différent.

— Alors qu'est-ce que c'est ? »

Je poussai un soupir. « Comment expliquer quelque chose que je ne comprends pas moi-même ?

— Peuh ! Quand c'est moi qui m'exprime de cette façon, tu te mets toujours en colère contre moi. »

Je nous ramenai au sujet. « Tu m'as dit que tu as encore rêvé d'Abeille.

— Exact. »

La réponse était courte et le secret bien gardé. Je le pressai d'autres questions. « Quel genre de rêves était-ce, Fou ? Quand tu la vois, où est-ce et que fait-elle ?

— Tu sais bien que mes rêves ne sont pas comme des fenêtres ouvertes sur sa vie ; ce sont des indices, des signes, comme celui à propos des chandelles. » Il inclina la tête. « Tu te souviens en quels termes Abeille en a parlé dans son journal ? Eh bien, sache ceci : c'est un songe ancien, qui a été fait souvent et par beaucoup de gens. Il peut avoir d'innombrables significations – et pourtant, je pense que c'est en nous qu'il trouve son accomplissement. Chez Abeille, il est plus net que chez personne d'autre, et il parle de nous sous les appellations du Loup et du Bouffon.

— Comment plusieurs personnes ont-elles pu faire le même rêve ? » Je laissai de côté ses paroles déroutantes. Et sans le vouloir, j'avais pris une voix proche du grondement d'un loup. Ses yeux aveugles s'élargirent légèrement.

« Ça se fait tout seul ; c'est d'ailleurs une des méthodes qu'emploient les Serviteurs pour évaluer la probabilité d'un événement à venir. C'est un rêve courant chez ceux qui sont issus des lignées Blanches. Certes, il est chaque fois un peu différent, mais identifiable comme le même rêve. Moi, je l'ai vu comme un embranchement sur une route ; dans une direction, il y avait quatre chandelles espacées le long du chemin, et, au bout, une petite maison en pierre avec une porte basse, et dénuée de fenêtre ; c'est là que les morts étaient déposés. L'autre chemin, lui, était éclairé par trois bougies ; à son extrémité, un feu brûlait et des gens poussaient des cris. » Il prit une petite inspiration. « Je restais immobile à contempler la

scène ; puis, venant des ténèbres, une abeille arrivait et tournoyait autour de ma tête en bourdonnant.

— Et c'est ce qui te fait penser que ce rêve parle de mon Abeille ? »

Il acquiesça lentement. « Oui, mais pas seulement : il y a aussi l'impression qui s'en dégage. Et ce n'est pas le seul que j'aie fait.

— Mais que signifient-ils ? » Je lui posai la question, mais j'avais le sentiment que ses rêves récents n'avaient pas plus de signification que les miens. Quand je l'avais ramené d'entre les morts, il m'avait dit être aveugle au nouvel avenir que nous avions construit. Son esprit lui jouait-il maintenant des tours en lui envoyant des rêves évoquant ce qu'il espérait éperdument voir se réaliser ?

« Je pourrais te répondre qu'il vaut mieux pour toi ne pas le savoir, mais ce serait te mentir ; la vérité, c'est que je n'ai pas envie de te le dire. Mais il le faut, je le sais ! » s'empressa-t-il d'ajouter avant que je puisse ouvrir la bouche. Il s'éclaircit la gorge et regarda ses mains, puis les frota l'une contre l'autre comme s'il se rappelait les souffrances qu'elles avaient endurées. Les ongles commençaient à repousser sur les doigts de sa main nue. Je détournai mon regard au souvenir de ce qu'il avait subi. L'organisme pouvait guérir, mais les blessures infligées à l'esprit par une torture méthodique exsoudaient toujours leur pus toxique. Je tendis le bras et pris sa main gantée dans la mienne.

« Dis-moi.

— Elle n'est pas bien traitée. »

Évidemment : si elle était encore en vie, il était peu probable que ses ravisseurs fissent preuve de délicatesse envers elle. Mais, dit tout haut, cela me coupa le souffle comme si on m'avait donné un violent coup de poing dans le ventre.

« Que lui font-ils ? demandai-je non sans mal, tout en me répétant que ce n'étaient que des rêves, probablement sans fondement.

— Je ne sais pas. » Sa voix n'était plus qu'un murmure rauque. « Dans mon rêve, une petite louve léchait ses blessures

et se roulait en boule pour se protéger du froid. J'ai vu un arbre blanc élané dépouillé de ses fleurs, dont les rameaux délicats étaient tout déformés. »

Je n'osais pas respirer. Il poussa une petite plainte, et je me rendis compte que je lui comprimais les doigts. Je desserrai mon étreinte et repris mon souffle.

« Mais j'ai aussi rêvé, continua-t-il, d'une main qui tenait une torche éteinte. Ce n'était pas clair. Le flambeau tombait par terre, et quelqu'un l'écrasait du pied ; j'entendais alors une voix qui disait : "Mieux vaut marcher à tâtons dans les ténèbres que suivre une lumière trompeuse". » Il se tut un instant puis reprit : « Le plus surprenant dans tout ça, c'est qu'il faisait déjà noir, et qu'un immense flamboiement de lumière apparaissait au moment où la torche se faisait écraser.

— Et comment sais-tu que le rêve concernait Abeille ? »

Il eut l'air embarrassé. « Je n'en suis pas sûr, mais cela se pourrait. Et il était... exaltant, comme empreint d'une perspective agréable. Je voulais partager cela avec toi. »

On frappa rapidement à la porte, et l'instant d'après Braise apparut dans l'encadrement. « Oh pardon ! » s'exclama-t-elle en voyant nos mains serrées. Je lâchai celle du Fou, et la jeune femme se reprit pour annoncer : « Le capitaine Trell veut voir toutes les personnes valides sur le pont ; il est l'heure de lever l'ancre et de prendre la mer. Clef m'a envoyée vous chercher. Il a mis le grappin sur Persévérance et Lant à la minute même où nous sommes revenus à bord. »

Je fus soulagé de ne plus avoir à discuter de rêves sinistres, mais les paroles du Fou me hantèrent toute la journée. Je me réjouissais des moments où j'apprenais les cordages et la manière dont le navire se déplaçait, parce qu'ils reléguaient au second plan mon anxiété pour ma fille. Car la souffrance m'attendait, quelque direction que prissent mes pensées : ou Abeille était morte, réduite en charpie dans le fleuve d'Art, ou elle était vivante, mais elle vivait un cauchemar.

Je travaillai de toutes mes forces, cherchant l'épuisement, puis je pris un hamac sous les ponts avec les matelots, dont

les bavardages, les jurons et les éclats de rire réussirent à tenir mes rêves à distance.

Nous avions quitté Partage depuis une journée quand Persévérance vint me trouver, abattu. « Avez-vous vu Bigarrée ? »

Je n'avais pas remarqué l'absence de la corneille. « Tiens, non, c'est vrai », lui répondis-je. À contrecœur, j'ajoutai : « Ce sont des oiseaux terrestres, Persévérance ; elle avait de quoi manger en abondance à Partage, mais ce n'est pas le cas en haute mer. Je sais que tu partageais tes rations avec elle quand les vivres venaient à manquer, mais il est possible qu'elle préfère se débrouiller seule maintenant.

— Et moi qui venais de renoircir ses plumes ! Comment fera-t-elle quand le noir s'en ira ?

— Je ne sais pas », répondis-je malgré moi. C'était une créature sauvage dans l'âme et elle le resterait toujours ; elle avait d'ailleurs clairement indiqué qu'elle ne voulait pas de lien de Vif. Je m'efforçai de renoncer à mon attachement à elle ; néanmoins, le deuxième jour, une vague de soulagement me submergea lorsque nous entendîmes un croassement au loin. Persévérance et moi étions dans le grément ce jour-là, appuyés sur un espar, debout sur le marchepied. Ce ne fut d'abord qu'une petite tache au loin, mais ses battements d'ailes réguliers la rapprochèrent peu à peu. Elle nous salua d'un craillage et se posa sans une hésitation sur le bras de Persévérance. « Fatiguée, dit-elle. Très fatiguée. » Puis elle monta jusqu'à l'épaule de mon voisin et se blottit au creux de son cou.

« Vraiment, il y a des jours où j'ai l'impression qu'elle comprend chaque mot que nous disons, fis-je.

— Chaque mot », répéta-t-elle, et elle fixa sur moi un œil brillant.

Je l'examinai : la pointe de son bec était argentée. Je dis à Persévérance en m'efforçant de conserver une voix calme : « Éloigne-la de toi. Elle a de l'Argent sur le bec. »

Je vis le garçon se figer, puis il répondit d'une voix peu assurée : « Pourtant, je ne sens pas du tout de magie ; peut-être que moi aussi je suis insensible à l'Argent.

— Et peut-être que non. Alors, s'il te plaît, éloigne-la de ta gorge. »

Il leva son poignet et l'oiseau vint se poser sur sa main. « Qu'as-tu fait ? lui demanda-t-il. Comment t'es-tu mis de l'Argent sur le bec, ma jolie ? Ça va, ou tu ne te sens pas bien ? »

Pour toute réponse, elle se détourna et lissa ses rémiges. Loin de virer à l'argenté, elles luisaient d'un éclat plus noir que jamais. « Gringalette, croassa-t-elle. Gringalette partage. Gringalette montre comment. »

Ah, c'était donc cela : le reconstituant de Kanäi, quand nous étions à Partage... J'eusse dû m'en douter. Et le temps qu'elle passait avec les dragons améliorerait-il son élocution ? « Fais attention avec ton bec », la grondai-je.

Elle tourna ses yeux brillants vers moi. « Je suis prudente, stupide Fitz. Mais très fatiguée. Amène-moi à Parangon », dit-elle en remontant le long de la manche de Persévérance jusqu'à son épaule et en me lançant un regard peu amène avant de fermer les yeux.

J'entendis Trelle nous crier de nous dépêcher au lieu de rester perchés comme des mouettes. Persévérance me regarda, sans prêter attention à son capitaine. « Je l'amène à Parangon ?

— De toute manière, ça m'étonnerait que tu puisses l'en tenir à l'écart. Et, même si elle est prudente, je veux que tu sois encore plus prudent qu'elle ; et préviens tous ceux vers qui elle pourrait être tentée d'aller. »

Comme Brashen se remettait à vociférer, Persévérance, semblable à une araignée sur sa toile, entreprit une descente précipitée avec l'oiseau sur l'épaule, tout en criant que Bigarrée était de retour ; Braise traversa le pont en courant, et j'imitai l'adolescent de manière plus précautionneuse.

« Vous êtes vraiment prince ? » me demanda Akennit comme je marquais une pause à côté de lui.

J'hésitai un moment. Bâtard ou prince ? Devoir avait fait de moi un prince. « Oui, dis-je posément. Mais, du fait de ma naissance illégitime, sans aucune prétention au trône. »

Il écarta mes explications d'un haussement des épaules. « Et ce garçon, ce Persévérance, c'était votre garçon d'écurie ?

— Oui.

— Vous travaillez avec lui, et jamais il ne vous manifeste le moindre signe de respect.

— Si, mais pas de façon visible, sans doute. Il me respecte, même si les autres ne le voient pas.

— Hmm. »

Sa réaction indiquait plus la réflexion que le dédain. Ces quelques jours à bord en tant que simple marin l'avaient changé, et il était assez intelligent pour savoir que, s'il partageait ses quartiers avec des matelots ordinaires comme Fourmi et Persévérance, il avait tout intérêt à en rabattre. Il avait abandonné ses beaux vêtements et adopté les pantalons de toile et chemises en coton que nous portions tous, et il avait tressé et attaché ses cheveux : Fourmi l'avait averti que des mèches libres risquaient de s'emmêler dans un cordage au cours d'une manœuvre et de lui être arrachées du crâne. Il s'était aussi bandé de cuir les paumes, que je soupçonnais couvertes d'ampoules saignantes : les bouts de chanvre ne font pas de cadeaux aux mains.

Comme il se taisait, je descendis rapidement pour attendre les ordres suivants.

Cela faisait des décennies que je n'avais pas travaillé sur le pont d'un navire, et jamais sur un vaisseau comme Parangon. Sa nature vivante lui permettait de participer activement au voyage : il ne pouvait pas tendre ses propres voiles ni les carguer, mais il pouvait indiquer au timonier un meilleur cap à suivre, sentir où les courants étaient les plus forts et nous signaler un cordage à reprendre. Il percevait précisément les hauteurs d'eau et les chenaux, talent qu'il avait fièrement démontré en aidant son équipage à sortir du port de Partage, et qu'il avait déployé à nouveau pour emprunter prudemment les voies navigables des îles Pirates et nous mener finalement en haute mer. Alors qu'il fendait des vagues désormais plus hautes, notre équipage réduit s'efforçait de s'adapter au rythme de ses demandes.

Je n'étais pas le seul à m'émerveiller des capacités de la vivenef. Les membres d'équipage que nous avions engagés à Partage étaient visiblement ravis de la façon dont Parangon participait au déroulement de sa propre navigation. Avant longtemps, en effet, la navigatrice demanda humblement la permission de partager ses cartes avec la figure de proue afin de les corriger selon les connaissances qu'elle lui apporterait. La bride sur le cou, Parangon lui-même devenait presque affable, surtout avec Gamin et Akennit.

Malgré tout, pour moi, passer du statut de passager à celui de matelot n'était pas chose facile. Jusque-là, j'avais toujours été secrètement fier de ma condition physique pour quelqu'un qui avait dépassé la cinquantaine. Certes, pour une bonne part, je devais ma solidité à la guérison d'Art de jadis dont les effets perduraient et qui réparait sans cesse mon organisme ; mais bonne santé ne veut pas obligatoirement dire résistance, et ces premiers jours me parurent interminables. Les cals dus au maniement d'une épée ou d'une hache ne sont pas ceux que provoque la manipulation de cordes de chanvre. Dans les jours difficiles qui suivirent, je souffris des jambes, du dos et des bras, puis, peu à peu, mes membres reprirent du muscle et je retrouvai un ventre plat. Mon corps se guérissait tout seul, mais le processus peut être aussi douloureux que la blessure elle-même.

Malgré les hommes supplémentaires que nous avions embarqués à Partage, leur nombre restait réduit et peu d'entre eux avaient l'habitude de naviguer à bord d'une vivenef, et la fin de mon tour de veille ne m'offrait aucune garantie de repos ininterrompu : le cri « Tous à vos postes ! » pouvait retentir à tout moment. Comme Brashen l'avait prédit, il n'y avait pas de courant favorable pour nous aider dans notre voyage vers le sud-est. Derrière nous, la terre ne fut bientôt plus qu'une traînée de nuages bas à l'horizon, et quand je m'éveillai le lendemain, elle avait disparu.

Braise et Persévérance étaient radieux et gambadaient avec bonheur dans le grément en compagnie de Fourmi ; Clef

était pour eux un bon instructeur, et maintenant ils bénéficiaient aussi de l'expérience de Gamin. Lant, quant à lui, peinait à mes côtés et s'efforçait d'inculquer à son corps d'adulte ce que celui-ci eût préféré apprendre enfant. J'avais pitié de lui, mais il ne se plaignait pas. Nous mangions tous aussi copieusement que possible et dormions quand nous le pouvions.

Le rythme du quotidien était soutenu. Si j'avais été plus jeune et que je n'eusse d'autre but dans la vie que de gagner ma croûte, cela m'eût convenu. L'équipage était ouvertement hostile au fait que nous allions réduire à néant la vie qu'il avait toujours connue, mais cette animosité était étouffée sous la nécessité de travailler avec nous. J'évitais tout sujet qui pût rappeler aux hommes qu'à la fin de ce voyage Parangon voulait se transformer en dragons.

Je m'émerveillais de la patience de Brashen avec Akennit. Plus d'une fois, le capitaine m'avait couplé avec lui. « Prince FitzChevalerie », disait toujours Brashen en s'adressant à moi, et je finis par comprendre qu'il montrait ainsi au jeune homme que même un prince de sang royal n'hésitait pas à s'atteler aux tâches les plus humbles ; mais au final je pense que, si Akennit s'efforçait d'acquérir les compétences d'un marin, c'était non pas tant pour obéir aux ordres de Trell que par désir d'être considéré comme égal ou supérieur dans ses fonctions à n'importe lequel des matelots. C'était gênant à regarder. Il se précipitait pour assumer une tâche qui revenait à un matelot plus expérimenté et s'exclamait haut et fort : « Je peux y arriver ! » Parfois, il rejetait le coup de main qu'on lui proposait ou les remarques visant à améliorer ses gestes ; ce n'était pas qu'il fût stupide, mais, affligé d'un orgueil excessif, il tenait à tout prix à avoir raison. Mais il était encore plus pénible de voir Gamin pris entre ses parents et le jeune homme dont il souhaitait devenir l'ami ; Akennit le traitait comme un gentil chiot, tout en manifestant du mépris à l'égard de ses compétences maritimes. Je voyais parfois Gamin réenrouler discrètement un cordage à la suite d'Akennit ou en desserrer un pour en refaire le nœud. Je ne disais rien,

mais, si moi-même je l'avais constaté, assurément son père aussi ; et, si Brashen laissait passer cela, ce n'était pas à moi d'intervenir. Néanmoins, il était tristement fascinant de voir Akennit osciller sans cesse entre deux états, d'une part celui d'un homme avide d'apprendre les ficelles du métier et d'autre part celui d'un prince qui ne pouvait admettre de ne pas tout savoir. J'espérais qu'il ne s'ensuivrait nulle catastrophe.

Clef, le second, avait connu Gamin dès son plus jeune âge, et il était ainsi naturel qu'ils fussent proches ; je fus donc surpris de le voir se lier d'amitié avec Akennit. Clef était jeune matelot sur Parangon à l'époque où Kennit avait violé Althéa et tenté d'envoyer la vivenef par le fond, mais il semblait ne considérer que les mérites propres d'Akennit. Et quand j'eus l'occasion d'observer Clef reprenant Akennit, le prince parut mieux accepter ses critiques que celles de Brashen. Je craignais aussi que Persévérance ne fût jaloux du manque d'intérêt de Clef à son égard, mais tout au contraire il s'attacha au groupe et bientôt ils commencèrent à s'asseoir ensemble aux repas. Un soir, lorsque Persévérance se joignit aux trois autres pour une partie de dés, j'eus la confirmation qu'il avait été accepté dans ce cercle, et je laissai faire. Les garçons vont spontanément vers ce dont ils ont besoin.

En seulement quelques soirées, je vis Akennit passer du désintérêt envers Persévérance à la moquerie et aux taquineries qui préludent à une véritable amitié. Je les regardai conspirer pour plumer joyeusement Gamin aux cartes et le déposséder de tous ses haricots secs qu'ils utilisaient en guise de pièces de monnaie. L'indignation feinte de la victime quand elle découvrit le stratagème fut le signe que Persévérance faisait désormais pleinement partie de ce groupe. Clef commença à associer Akennit avec Persévérance pour certaines tâches, et plus d'une fois je vis Persévérance montrer au prince la bonne façon d'exécuter une opération. Ils devinrent amis, pour le plus grand bien de chacun.

Mais ce n'alla pas sans quelques faux pas ; c'est ainsi que je me tins à l'écart quand Gamin et Akennit entreprirent de faire boire Persévérance jusqu'à plus soif. Tous les jeunes gens

doivent en passer par là, et j'estimais que, même s'il en souffrirait le lendemain, cela n'irait pas au-delà : Gamin était plus porté à faire des bêtises qu'à se montrer cruel gratuitement. En revanche, ce que je n'avais pas anticipé, c'est que Persévérance, ivre comme il l'était, les inviterait dans notre cabine pour leur montrer les merveilleux objets Anciens que les habitants du désert des Pluies nous avaient donnés. Quand j'arrivai, tous trois étaient bien éméchés, et l'adolescent brandissait un des pots-à-feu d'Umbre et s'efforçait d'en expliquer la nature ; la brique Ancienne était renversée sur ma couchette et la couverture commençait à brasiller. Mais ce qui me mit en fureur, ce fut de voir que les journaux d'Abeille étaient tout près de la couverture fumante.

Je les chassai tous les trois de la cabine avec force jurons ainsi qu'un bon coup de pied au derrière pour Persévérance. Le lendemain, entre deux vomissements par-dessus le bastingage, il se confondit en excuses, et Gamin et Akennit me présentèrent tous deux leurs regrets un peu plus tard, mais plus posément. Cela cimentait leur amitié, et je sentis que Persévérance était maintenant en sécurité à bord du *Parangon*.

Braise vint un soir m'extirper d'un sommeil dont j'avais bien besoin pour me demander de venir à la cabine d'Ambre. Je m'y rendis, les yeux encore bouffis : chaque jour, le pénible labeur du bord me laissait épuisé. « C'est important ! » me chuchota-t-elle avant de se frayer un chemin tel un chat entre les hamacs.

Parvenu à la cabine, j'y trouvai Persévérance qui semblait aussi perplexe que moi. Je vis avec soulagement que c'était avec le Fou que j'allais m'entretenir et non avec Ambre. « Nous devons discuter de nos plans pour sauver Abeille, annonça-t-il.

— Vous êtes sûr qu'elle est en vie ? » lui demanda Persévérance. Son désir intense d'en obtenir confirmation me fit frémir.

« Oui, dit le Fou avec douceur. Je sais qu'il est difficile de me croire, alors que nous n'avons été animés jusqu'ici que

d'un esprit de vengeance. Mais elle est vivante, j'en suis sûr, et ça modifie tous nos plans. »

Persévérance me jeta en coin un regard sceptique, et je me réjouis que le Fou ne pût le voir. Je conservai une mine grave.

« Vous avez tous étudié la carte que Fitz a établie ? Il est essentiel que vous ayez au moins cela comme base de connaissances sur l'organisation du château de Clerres. »

Ils hochèrent la tête et Braise le confirma à haute voix :
« Oui.

— Je vous l'ai dit, la seule façon d'entrer dans le château est à marée basse, en nous joignant à la foule qui aura payé cher le privilège de faire la traversée. Je serai bien déguisé afin que personne ne me reconnaisse, et il faudra vous trouver des rôles à tous. » Je poussai un soupir ; je restais persuadé qu'une incursion en solitaire était le plus efficace pour empoisonner des plats ou trancher quelques gorges. « Une fois à l'intérieur, nous devons quitter la masse des solliciteurs et nous dissimuler ; pour cela, nous devons peut-être nous séparer. Gardez à l'esprit qu'Abeille ne connaît ni Braise ni moi. Ainsi, après la tombée de la nuit, lorsque nous nous réunirons au lavoir alors désert, nous devons former deux équipes, Fitz et Persévérance pour la première, Lant, Braise et moi l'autre. Ainsi, chaque groupe comprend un combattant expérimenté. Et, ajouta-t-il avec un sourire pour Braise, quelqu'un qui sait forcer les serrures. » L'affaire se présentait de plus en plus mal, mais je ne pipai mot. Lant avait les yeux baissés, Persévérance écoutait attentivement, et Braise paraissait déjà au courant du plan car elle n'avait pas l'air surprise. « Il y a tout au plus quatre endroits où Abeille peut se trouver. Sur le toit de la maison forte, les vieux quartiers du harem ont été convertis en cellules pour les prisonniers de valeur qui doivent être punis, mais sans en garder des séquelles définitives ; elle peut être là, ou dans les pavillons où les Blancs sont parqués. » Je savais quels seraient ses prochains mots, et je les redoutais. « Mais il y a aussi deux étages en dessous du château ; au premier, il y a des cellules pavées de pierre et fermées par des barreaux de fer, sans guère de lumière, et avec un régime sévère pour les

détenus. Je crains qu'elle ne soit retenue là. » Il reprit son souffle et poursuivit : « Au niveau le plus bas se trouvent les pires cellules et la salle où les tortures ne cessent quasiment jamais ; c'est là que les eaux usées du château s'écoulent dans un bassin ouvert avant de rejoindre la mer. Il n'y a là aucune lumière, et l'air empeste les excréments et la mort ; c'est le pire endroit où elle pourrait se trouver, et c'est donc le premier où je dois la chercher. Mon groupe commencera par le niveau le plus bas. Fitz et Persévérance, inspectez les cellules situées sur le toit ; si vous la découvrez là-haut, rendez-vous au lavoir ; sinon, inspectez les pavillons. » Persévérance ouvrit la bouche, mais je le fis taire d'un geste de la main. « Que vous la trouviez ou non dans les pavillons, retournez ensuite au lavoir. » Le Fou reprit à nouveau son souffle. « Quand, avec mon groupe, nous aurons fini de vérifier les cellules du bas, nous chercherons l'entrée du tunnel que mes sauveurs ont emprunté pour me libérer. Si nous y parvenons, et si nous avons récupéré Abeille, deux d'entre nous l'emmèneront aussitôt par là. Le troisième vous rejoindra au lavoir pour vous dire où nous sommes allés et vous guider jusqu'au tunnel.

— Et si nous ne repérons pas l'entrée du tunnel ? demanda Lant.

— Nous aurons apporté des vêtements pour Abeille, ou peut-être la cape aux papillons ; nous nous dissimulerons et, le lendemain, nous nous mêlerons aux solliciteurs pour repartir avec eux. » Ses mains, l'une gantée et l'autre nue, étaient crispées l'une sur l'autre : il savait que son plan était lamentable ; je n'avais pas besoin de le lui dire. C'était le plan désespéré d'un homme qui souhaitait voir la réalité correspondre à ses rêves.

« Et si on ne la trouve pas ? demanda Persévérance d'une voix hésitante.

— Là encore, nous nous cachons et nous repartons avec la marée des solliciteurs le lendemain. C'est une possibilité, car mes rêves ne me disent pas si elle est déjà arrivée à Clerres ou si elle est seulement en chemin. Il nous faudra peut-être l'attendre.

— Et les dragons ? intervint Lant. Tintaglia et Gringalette semblaient toutes deux décidées à se venger. Que se passera-t-il si elles parviennent à Clerres avant nous ? »

Le Fou porta ses mains serrées à son col, puis il se passa la langue sur les lèvres et dit : « Je dois compter que mes rêves m'auraient montré une situation aussi désastreuse. Ça n'a pas été le cas jusqu'à présent ; j'ai donc de l'espoir. » Il secoua la tête comme pour chasser la question de Lant de son esprit. « Chacun a-t-il bien compris son rôle ? Sommes-nous d'accord ? »

Je n'acquiesçai pas, mais nul ne parut le remarquer. Braise parla au nom des autres. « Oui, nous sommes tous d'accord. Et maintenant, il serait peut-être bien que vous dormiez. »

Le Fou se frotta le visage des deux mains et je vis ce qui m'avait échappé jusqu'alors : il était mort d'angoisse. Je dus faire appel à toute ma formation d'espion pour mettre de la chaleur et de l'assurance dans ma voix. « Va dormir, mon vieil ami. Persévérance et moi devons retourner à nos hamacs, car notre quart commence bientôt. Reposons-nous tous tant que c'est possible.

— Tant que c'est possible, en effet », dit-il, et Braise me fit un signe de tête lorsque nous sortîmes. Persévérance et moi nous dirigeâmes vers l'entrepont, et Lant nous emboîta le pas.

Quand nous fûmes assez loin de la cabine du Fou, Lant me saisit par la manche pour m'arrêter. « Croyez-vous qu'Abeille soit encore en vie ? » me demanda-t-il à voix basse. Persévérance s'approcha pour entendre ma réponse, et je choisis mes mots avec soin. « Le Fou en est convaincu. Son plan vise en premier lieu à la retrouver, et je suis ravi de le suivre. » C'était un mensonge. J'ajoutai : « Ça ne change rien à mon propre dessein de tuer ceux qui me l'ont enlevée. »

Et nous nous séparâmes sur ces mots. Je regagnai mon hamac, mais ne pus retrouver le sommeil.

D'une longue journée à l'autre, l'horizon ne changeait pas. De l'eau, c'est tout ce que je voyais quand j'allais me coucher à la fin de mon quart et quand je me levais pour exécuter

mes corvées. Le temps restait beau et devenait plus chaud ; nous prîmes tous des couleurs au soleil, sauf dame Ambre, dont le teint demeurait d'un or très pâle, plus foncé que celui du Fou, mais beaucoup plus clair que celui de sire Doré. Un jour, le Fou m'avait dit que, si l'on en croyait la rumeur, les Prophètes blancs, lorsqu'ils avaient rempli leur rôle, faisaient peau neuve et prenaient une teinte plus sombre ; lui était devenu plus pâle, et je me demandais si cela signifiait que les Serviteurs l'avaient contrecarré dans ses plans. Dame Ambre accomplissait toutes les tâches à sa portée, du grattage des navets et des pommes de terre jusqu'à l'épissure de cordages. Elle ôtait les gants de ses doigts argentés pour cette tâche, et les brins des bouts semblaient lui obéir et se conjoindre là où elle le voulait. Cela réveillait en moi le souvenir douloureux de Vérité lissant la pierre de son dragon, et j'évitais de la regarder quand elle se livrait à cette activité.

Ambre passait plus de temps avec Parangon que ne l'eussent souhaité nos capitaines. La vivenef l'accueillait avec plaisir, et souvent Akennit et Gamin se joignaient à elle lorsqu'elle lui jouait de la musique ; Bigarrée aussi passait beaucoup de temps avec la figure de proue. Entre mes tâches et les longues périodes qu'Ambre passait avec le navire, je voyais peu le Fou et n'avais guère l'occasion de m'inquiéter de la distance qu'elle mettait entre nous.

Nous n'avancions pas vite ; les courants marins ne nous favorisaient pas. Le temps était clément, mais les vents changeants, et, certains jours, ils étaient si faibles que les voiles pendaient, inertes. Parfois, à regarder cette eau qui s'étendait à perte de vue, j'en venais à douter même que le bateau bougeât. Plus nous descendions au sud, plus les journées devenaient chaudes. L'été s'imposait, et la lumière du jour durait jusque tard le soir.

Au cours d'une semblable journée, je regagnai tôt ma couchette et fermai les yeux, mais, malgré ma fatigue et mon ennui, je ne parvins pas à trouver le sommeil. Je tâchai de suivre l'enseignement de mon loup, c'est-à-dire me concentrer sur le présent et refuser de m'inquiéter de l'avenir ou de

m'attarder sur le passé. Cet exercice m'avait toujours donné du mal, et cet après-midi ce fut encore le cas. Tandis qu'immobile j'espérais m'endormir, un murmure d'Art me parvint soudain. *Papa ?*

Je me redressai, éberlué, puis je perdis le contact. Non, non, allonge-toi, ne bouge plus, respire lentement, profondément, et attends. Attendre. C'était un peu comme surveiller une sente du haut d'un arbre. Attendre.

Papa, tu m'entends ? C'est Ortie. J'ai reçu ton oiseau, et j'ai des nouvelles pour toi. Papa ?

Le souffle lent, je m'efforçai de rester en équilibre sur la frontière entre le sommeil et l'état de veille, et j'entraî précautionneusement dans le courant d'Art. Il me parut plus faible, presque insaisissable. *Je suis là, Ortie. Est-ce que tout va bien pour toi et pour ton enfant ?* Un frisson me traversa. L'enfant d'Ortie, mon petit-fils, que j'avais chassé de mon esprit pendant toutes ces semaines !

Pas encore. Mais bientôt, oui. La réponse d'Ortie fut pareille à un murmure au milieu du vent, mais elle me transmit, tel un filament ardent, son plaisir que ma première pensée eût été pour elle et pour l'enfant. Aussi légers qu'un duvet de chardon, ses mots flottaient jusqu'à moi. *Ton message nous est parvenu, mais je ne l'ai pas tout à fait compris. Nous avons envoyé là-bas dame Romarin en émissaire. Pourquoi souhaitez-tu que des guérisseurs d'Art se rendent à Kelsingra ?*

Je crois que ça profiterait à tout le monde. Je lui ouvris mon esprit et lui fis partager ma pitié pour les gens de là-bas touchés par les dragons. J'y ajoutai mon sens pratique : d'abord, une alliance indissoluble pourrait être nouée avec ces peuples, et, ensuite, nous parviendrions peut-être à une meilleure compréhension de l'Art si nous avions accès à Kelsingra et à tout ce que cette magie y avait produit. Je tempérâi ces pensées par une mise en garde contre l'Argent-de-dragon et par ma conviction que c'était de cette même substance que Vérité s'était enduit les mains pour arriver à finir son dragon de pierre. *C'est une matière extraordinairement puissante et dangereuse. Il ne faut pas qu'Umbre l'apprenne sinon il voudra à tout*

prix en tester lui-même les effets ! Au fait, comment va Umbre ? Il me manque, et à Lant aussi.

Arrête ! Ne pense pas son nom !

Trop tard. Je sentis un frémissement, comme une brise qui agite doucement la toile avant que le vent tende la voile, puis Umbre envahit mon esprit et m'effaça complètement. Il était dément, mais de façon triomphante, et l'Art le rendait extatique. *FITZ!* Tonitruant, il jeta mon nom dans le fleuve d'Art ; comme s'il avait violemment touillé dans une casserole pleine d'eau, je sentis l'Art former un maelström qui déferla sur moi. *TE VOILÀ, MON GARÇON ! TU M'AS TELLEMENT MANQUÉ ! VIENS AVEC MOI, J'AI TANT DE CHOSES À TE MONTRER !*

Devoir ! Toutes coteries, à moi, à moi ! Contenez sire Umbre. Retenez-le !

Je fus arraché à moi-même. Violemment extirpé de mon corps, mon esprit se répandit comme du vin renversé sur une table. J'étais un tourbillon de flocons de neige éparpillés par le vent, la buée d'un souffle qui se disperse par une nuit glaciale. J'entendis des appels et des cris au loin, et je perçus une lutte quelque part. Puis, aussi clair qu'une goutte d'eau glacée sur ma nuque, je sentis le contact fragile d'un autre esprit.

Papa ? C'est un rêve ? Papa ?

Jamais je n'avais touché l'esprit d'Abeille dans le flot d'Art ; je n'entendis pas sa voix, je ne vis pas son visage, mais le contact de ses pensées était si précisément évocateur d'elle que le doute n'était pas permis : c'était bien ma fille.

Sa voix était faible et ténue, comme celle d'un enfant qui crie au milieu d'une bourrasque. Je tendis mon esprit vers elle. *Abeille ! C'est bien toi, tu es vivante ?*

Papa ? Où es-tu ? Pourquoi n'es-tu pas venu me chercher ? Papa ?

Abeille, où es-tu ? C'était maintenant la première question urgente à lui poser.

Sur un bateau en route pour Clerres. Papa ? Ils me font du mal. Je t'en prie, viens à mon secours. Pourquoi ne viens-tu pas me chercher ?

Puis, telle une tornade, Umbre s'engouffra dans mes pensées, m'éparpillant à nouveau. *Abeille ? Elle artise donc ? Ma fille, ma Pépité artise ! Elle est douée en Art, et on la tient à l'écart de moi !*

Papa ? PAPA ?

Umbre était un ouragan mugissant qui s'emparait de petites entités d'Art et les dispersait. Redoutant qu'Abeille ne fût balayée, brisée, mise en pièces au moindre contact, je la repoussai.

Abeille, fuis ! Réveille-toi, file, dégage-toi de là ! Va-t'en ! Et surtout n'entre pas en contact avec mon esprit.

Papa ? Elle s'accrocha à moi, éperdue d'effroi.

Je n'avais pas le temps de la rassurer, aussi la poussai-je aussi fort que si elle s'était trouvée sur le passage d'un cheval emballé. Je sentis sa peur et sa douleur, mais je m'écartai vivement de son esprit qui cherchait à me joindre et interpellai Umbre pour l'empêcher de la réduire en cendres. *Umbre, arrêtez ! Vous êtes trop fort ! Vous allez tous nous détruire, comme Vérité a brûlé l'esprit du pauvre Auguste ! Reprenez la maîtrise de votre Art, Umbre, je vous en prie !*

Alors toi aussi, Fitz, tu cherches à me museler, comme les autres ? Traître ! Ingrat ! C'est ma magie, mon plein droit de par ma naissance, ma gloire !

Alors renforce-la-lui dans la gorge s'il le faut ! Vite ! Trois des apprentis ont des convulsions !

C'était Ortie, loin de là, qui à la fois criait et artisait de toutes ses forces. Je sentis la colère d'Umbre et sa souffrance de nous voir conspirer contre lui ; il en était certain : nous nous liguions contre lui par jalousie de sa magie et par convoitise de ses secrets. Aucun d'entre nous ne l'avait jamais vraiment aimé, pas un seul, à part Pépité.

Puis, aussi brusquement qu'un rideau tombe à la fin d'un spectacle de marionnettes, il n'y eut plus rien. Disparus, l'Art rugissant d'Umbre et le murmure d'Ortie ; et, pis, quand j'essayai de joindre l'Art hésitant d'Abeille, je ne perçus rien. Absolument rien.

Je me rendis compte que j'étais par terre, à côté de ma couchette, et des larmes irrépressibles coulaient le long de mes joues.

Elle était quelque part, mon Abeille, ballottée, déchirée dans une tempête d'Art, captive et maltraitée. Le Fou avait raison depuis le début : je ne pouvais pas renoncer. Je replongeai, passant et repassant au crible le fleuve d'Art pour la retrouver, jusqu'à ce que mes forces faiblissent. Quand j'émergeai à nouveau, j'étais recroquevillé sur moi-même, j'avais mal par tout le corps, et la migraine cognait dans ma tête. Vieux... j'avais l'impression d'avoir cent ans. J'avais échoué à sauver non seulement mon enfant, mais aussi mon ancien mentor.

J'eus une pensée pour lui. Umbre, ce pauvre vieil Umbre, perdu dans la magie après l'avoir tant recherchée... C'était elle qui le dominait à présent, et il la chevauchait comme on monte un cheval emballé. Nous l'avions blessé ce soir, et ce n'était pas la première fois qu'il se sentait abandonné et persécuté, je le savais. J'eusse aimé être avec lui, m'asseoir près de son lit, lui prendre la main et l'assurer qu'il était aimé et l'avait toujours été. Sa soif d'amour m'avait brûlé autant que sa pratique irréfrénée de l'Art.

Mais pour ardent que fût mon désir d'être avec lui, j'étais mort d'angoisse pour Abeille. Elle était à bord d'un navire, avait-elle dit, en route pour Clerres. Vivante. Incontestablement vivante ! Mais dans une situation épouvantable. Mais vivante. Et elle ne comprenait pas pourquoi je n'étais pas venu à son secours. Ses ravisseurs étaient cruels avec elle. Tout cela me frappait de stupeur et résonnait en moi comme des volées de cloches. Je savais désormais qu'elle avait survécu, mais cette vague de joie venait aussitôt se heurter aux terribles craintes que je nourrissais pour elle. Comment avait-elle vécu, tous ces mois, seule aux mains de ses ravisseurs ? J'étais accablé à l'idée de l'avoir repoussée alors qu'elle cherchait à me contacter.

Mais elle était vivante, indubitablement vivante ! Cette certitude, c'était l'air dans mes poumons, la pluie après la sécheresse. Je me relevai. Elle était vivante ! Je devais partager la

nouvelle avec le Fou. Notre priorité était désormais de la libérer !

Et puis de me venger par le sang de ceux qui me l'avaient enlevée.

« Je te l'avais dit, qu'elle était vivante. »

Je tremblais encore, essoufflé d'avoir traversé tout le vaisseau pour trouver le Fou, et voir dame Ambre montrer aussi peu d'intérêt à la nouvelle que j'apportais m'exaspérait. « Mais ce n'est pas pareil ! » répondis-je avec force. « Toi, tu as fait un rêve qui aurait pu – ou non – indiquer qu'Abeille était en vie, alors que moi, j'ai senti son Art. Elle m'a parlé ! Je sais qu'elle est vivante. Et aussi qu'elle vogue vers Clerres. Et qu'elle est maltraitée par ceux qui la retiennent captive. »

Ambre lissa ses jupes. Je l'avais trouvée appuyée au bastingage, qui contemplait l'immensité de ses yeux vides. Des vagues clapotaient sur la coque, mais rien n'indiquait que nous fussions en mouvement. L'impatience de voir le navire avancer, trancher les vagues me nouait la poitrine. Ambre me regarda de ses yeux inexpressifs puis se tourna vers la mer. « C'est ce que je te répète depuis des semaines, des mois ! Avant de quitter Castelcerf, je t'ai pressé de te rendre à Clerres le plus vite possible ! Si tu m'avais écouté, nous y serions à présent, en train de guetter l'arrivée d'Abeille. Tout aurait été différent. Tout ! » Il était impossible de ne pas entendre le reproche cinglant dans le ton qu'elle employait. Elle parlait comme si elle était le Fou, mais ce n'était pas le cas.

Je restai là un moment à la regarder. J'étais sur le point de m'éloigner sans rien dire lorsqu'elle reprit la parole d'une voix très basse. « C'est lassant, et ça m'agace. Toute ma vie, les gens ont douté que je sois le vrai Prophète blanc. Mais toi, tu es mon Catalyseur, tu as vu ce que nous avons fait ; tu m'as conduit aux portes de la mort et tu m'en as ramené. Je ne nie pas qu'aujourd'hui mes pouvoirs sont grandement diminués ; même ma vision de ce monde est faite d'ombre et de lumière. Mais quand je te dis que mes rêves sont revenus,

quand je dis que j'ai rêvé d'un événement et que cet événement est ou adviendra, toi, Fitz, entre tous, tu ne devrais pas douter de moi. Si j'émettais des réserves sur la véracité de ton Art, si j'affirmais que tu n'as fait que rêver, n'en serais-tu pas irrité ?

— Si, sans doute », reconnus-je. C'était un coup dur pour moi de constater que, bien loin de partager ma joie d'être enfin convaincu de la situation d'Abeille, elle me reprochait seulement d'avoir douté d'elle ; j'en venais à regretter d'avoir couru lui parler et de ne pas avoir gardé mes nouvelles pour moi. Ne comprenait-elle pas à quel point il était dangereux pour moi de croire mon enfant en vie, et comme je pouvais redouter qu'un si grand espoir risquât d'être réduit à néant ? Ne mesurait-elle pas à quel point il m'était douloureux de m'emballer, sachant que, si Abeille était en vie, il y avait toutes les raisons du monde de s'inquiéter pour elle ? Le Fou, lui, l'eût compris ! Je m'interrompis soudain, stupéfié par cette pensée étrange. Le Fou et Ambre étaient-ils vraiment distincts dans mon esprit ?

Oui, assurément.

Ambre n'avait jamais sauvé Kettricken ni ne m'avait porté sur son dos pendant une nuit enneigée, elle n'avait jamais connu Œil-de-Nuit, elle n'avait jamais été torturée ni mutilée, jamais servi le roi Subtil en affrontant danger et trahison. Je serrai les dents. Que partageais-je exactement avec cette Ambre ? Pas grand-chose.

Elle poursuivit, implacable : « Si tu m'avais cru, nous serions là-bas en train de l'attendre ; nous serions en mesure de la récupérer avant qu'ils ne l'entraînent dans leur forteresse. Mais, en l'état, la question qui se pose maintenant, c'est : sont-ils devant ou derrière nous ? »

J'essayai de trouver un défaut dans son raisonnement mais en vain, et les reproches qu'elle m'adressait étaient comme autant de coups de poignard. Je ne lui avais pas fait part du déchaînement d'Art que m'avait fait subir Umbre, ni du fait qu'Ortie et ses clans paraissaient à peine capables de contenir un vieil homme, et je décidai de me taire. Je m'écartai du

bastingage. « Je vais prendre un peu de repos », dis-je. Plus tard, peut-être, quand il serait redevenu le Fou, pourrais-je partager avec lui mes peurs liées à l'Art et mon angoisse pour Abeille. Plus tard, je pourrais lui raconter comment j'avais violemment repoussé Abeille pour la mettre à l'abri d'Umbre mais en la rejetant loin de moi du même coup. J'étais venu trouver Ambre, à la fois tout euphorique à la suite de mon contact avec Abeille et anéanti de n'avoir pu ni le poursuivre ni la retrouver, mais à présent je n'avais personne avec qui partager cette tempête d'émotions. Je ne pouvais pas parler à Lant sans le tourmenter sur l'état de son père ; je ne voulais pas non plus que Pépite s'inquiétât pour Umbre. Pour l'instant, je ne tenais pas à fournir à Ambre d'autres motifs de querelle.

« Pars, Fitz, dit Ambre d'une voix blanche, et reste sourd à ce que tu ne veux pas entendre, à ce que tu ne veux pas ressentir, à ce que tu ne veux pas savoir. »

Je m'étais immobilisé à ses premiers mots mais, lorsqu'elle continua, je suivis son admonition et m'en allai. Elle éleva la voix, et ses mots étaient chargés de colère. « Ah, comme j'aimerais pouvoir ne pas tenir compte de ce que je sais ! Comme j'aimerais pouvoir décider de ne pas croire en mes rêves ! »

Je ne m'arrêtai pas.

Un bateau ne dort jamais vraiment ; il y a toujours des marins de quart et tous doivent être prêts à monter sur le pont en un instant. Mais je dormais à poings fermés lorsqu'on me secoua l'épaule, et je me levai d'un bond, disposé au combat. Dans la lueur étouffée d'une lanterne sourde, je vis Braise qui me regardait avec un mélange d'inquiétude et d'amusement. « Que se passe-t-il ? » demandai-je, mais elle se contenta de secouer la tête et me fit signe de la suivre. Je quittai sans bruit mon hamac et je me faufilai parmi les matelots endormis.

Sur le pont, le vent était léger et les vagues calmes ; au-dessus de nos têtes, les étoiles étaient proches et brillantes, et

la lune réduite à une rognure. Je n'avais pas pris la peine d'enfiler une chemise ni des chaussures, mais l'air était si doux que je ne le regrettai pas.

« Quelque chose ne va pas ? demandai-je à Braise.

— Oui. »

J'attendis qu'elle poursuivît.

« Je sais que j'ai baissé dans votre estime quand j'ai remis le journal à Ambre après vous avoir espionné pour voir où vous le cachez, et vous étiez en droit de vous défier de moi. Lorsque j'ai essayé de vous en parler la dernière fois, vous avez clairement indiqué que vous ne vouliez connaître aucun secret. Eh bien, maintenant, je m'apprête à trahir encore votre confiance ; votre opinion sur moi va sans doute encore baisser d'un cran, mais je ne peux pas me taire plus longtemps. »

Ces mots me firent un coup au cœur ; je songeai aussitôt à sa relation avec Lant, et j'eus peur de ce qu'elle allait me dire.

« C'est au sujet d'Ambre », dit-elle tout bas.

Je m'apprêtais à lui répondre que je ne voulais connaître aucun secret d'Ambre : sa colère contre moi était un mur que je ne voulais pas éventrer, et cela me rendait à la fois triste et boudeur comme un enfant buté. Si Ambre avait un secret qu'elle ne souhaitait pas partager avec moi mais qu'elle avait confié à Braise, eh bien, elles pouvaient le garder pour elles !

Mais Braise se moquait de mes états d'âme, et elle dit d'un ton pressé : « Elle rêve de votre mort. Sur le fleuve, ce n'est arrivé qu'une fois, deux tout au plus, mais maintenant c'est presque toutes les nuits. Dans son sommeil, elle s'adresse à vous et vous crie de prendre garde, puis elle se réveille, toute tremblante et en pleurs. Elle ne m'en dit rien d'elle-même, mais elle parle en dormant. "Le fils va mourir ? Comment le fils pourrait-il mourir ? Cela ne doit pas être, il doit y avoir une autre voie, une autre possibilité." Mais s'il y en a une, je n'ai pas l'impression qu'elle parvienne à la trouver, ça l'anéantit. Je ne sais pas pourquoi elle ne vous raconte pas ses cauchemars.

— Tu viens de la quitter ? Sait-elle que tu es venue me voir ? »

Braise fit « non » de la tête aux deux questions. « Ce soir, elle a l'air de bien dormir. Mais même lorsqu'elle s'éveille en pleurant, je feins d'être endormie : la seule fois où j'ai essayé de l'aider, elle m'a dit de ne pas la toucher et de la laisser tranquille. » Elle baissa les yeux et dit : « Elle ne doit pas savoir que je vous ai dit ça.

— Elle n'en saura rien », lui promis-je. Dans mon for intérieur, je me demandais si – ou comment – j'allais annoncer au Fou que j'étais au courant de ces songes. Il m'avait dit que plus on rêvait souvent d'un événement, plus il était probable. Pendant les années que nous avons passées ensemble, il m'avait souvent aidé à échapper à la mort. Il avait fait monter Burrich au sommet de la tour le soir où Galen m'avait battu, et, ensemble, ils m'avaient ôté du parapet sur lequel je m'étais hissé, prêt à me jeter en bas sous l'emprise de l'Art de Galen ; il m'avait averti d'un empoisonnement dans le royaume des Montagnes et m'avait porté sur son dos pour me mettre en lieu sûr quand j'avais été abattu par une flèche. Il m'avait souvent dit que, dans ses rêves, ma survie était si improbable qu'elle en était presque impossible, mais qu'il devait me garder en vie, coûte que coûte, pour que je pusse l'aider à changer le monde.

Et cela, nous y étions parvenus. Il avait rêvé de sa propre mort inéluctable, et ensemble nous l'avions défiée.

Je croyais à ses rêves. Je me devais d'y croire, sauf quand ils étaient trop terrifiants ; et puis j'avais toujours prétendu être capable de les contrarier.

Et voilà qu'il voyait ma mort en rêve – encore une fois. Mais... était-ce bien la mienne ? Étais-je encore le Fils inattendu de ses visions, ou était-ce Abeille ? Nous précipitions-nous dans une opération de sauvetage qu'il pensait vouée à l'échec ? L'idée de ma propre mort me laissait de marbre ; si tel était le prix à payer pour sauver Abeille, je le paierais, et volontiers. Et je fus soudainement soulagé de songer que Lant et le Fou seraient là pour la ramener à Castelcerf. Je savais

que Crible et Ortie la recueilleraient et qu'ils l'élèveraient sans doute bien mieux que moi.

Mais s'il rêvait qu'à notre arrivée à Clerres elle nous serait arrachée par la mort... Je ne voulais pas, je ne pouvais pas le croire. Je ne le permettrai pas.

Était-ce cela qui avait rendu Ambre si insensible quand je lui avais fait part de mon contact avec Abeille ? Croyait-elle maintenant qu'Abeille était vivante, mais qu'elle ne survivrait pas à une tentative de libération ?

Non ! Ça ne pouvait être que moi. C'était moi, le Fils inattendu, pas Abeille. Par pitié, Eda et El, pas Abeille !

Braise me regardait sans rien dire, son visage pâle sous la lumière des étoiles. « Ce n'est pas la première fois qu'il me voit mort en rêve », déclarai-je. Je parvins à esquisser un sourire tors. « N'oublie pas que, quand il est le Prophète, je suis le Catalyseur. Le Changeur. Je n'ai pas l'intention de mourir, ni de laisser mourir quiconque. Retourne te coucher, Braise. Repose-toi tant que tu le peux. Ce qui doit advenir peut advenir... ou non ! »

Elle resta silencieuse et je vis qu'une lutte se jouait en elle. Elle leva les yeux pour accrocher mon regard et dit d'un air de défi : « Elle voit plus de choses qu'elle ne l'admet face à vous. »

J'acquiesçai de la tête. « Comme toujours », répondis-je, puis je me détournai d'elle.

Je laissai à nouveau mon regard vaguer au-dessus de l'eau, et, après un moment, j'entendis ses pas légers s'éloigner. J'exhalai le soupire que j'avais contenu jusque-là ; vivement que tout fût fini, et enfin levés tous les doutes et les incertitudes qui m'épuisaient plus qu'un combat à la hache. Je voulais en terminer avec cette période d'attente et les préparatifs, mais les eaux s'étiraient sans fin devant moi, pareilles à du papier froissé, sous le clair de lune incertain.

Quelque part sur ces eaux, un autre navire voguait en direction de Clerres avec ma fille à son bord. Était-il devant nous ? Derrière nous ? Je n'avais aucun moyen de le savoir.

LA CAPE AUX PAPILLONS

Les guêpes se défendent quand leur nid est menacé. J'étais allée chercher un pot de fleurs pour ma mère ; j'en avais pris un en haut de la pile sans savoir que des guêpes avaient aménagé un nid entre ce pot et celui du dessous, et elles s'étaient jetées sur moi en nuée puis m'avaient pourchassée pendant que je m'enfuyais. Elles n'avaient pas cessé de me piquer, et je souffrais comme si du feu me dévorait les chairs. Elles ne sont pas comme les abeilles, qui doivent choisir entre attaquer et préserver leur propre vie ; elles sont davantage comme les hommes, capables de tuer et de continuer à vivre. Mes joues et mon cou étaient enflés, et ma main n'était qu'une masse informe avec de grosses saucisses en guise de doigts. Ma mère avait appliqué de la sève des fougères et de la boue fraîche sur mes piqûres, puis, avec de l'huile enflammée, elle avait mis le feu à leur nid et les avait toutes tuées, ainsi que leurs larves, en représailles pour ce qu'elles avaient fait à sa fille. Cela se passait avant que je sache parler correctement. J'avais été sidérée de la haine qu'elle avait manifestée ; j'ignorais complètement que ma mère fût capable d'une telle colère froide. Alors que le nid brûlait, je l'avais regardée fixement, et elle avait hoché la tête : « Moi vivante, personne ne te fera du

mal sans le payer cher. » J'avais alors pris conscience que je devais faire attention à ce que je lui disais à propos des autres enfants. Il se peut que mon père ait été un assassin dans le passé. Ma mère, elle, l'était toujours.

Journal d'Abeille Loinvoyant

Il ne manque pas de chansons évoquant des bateaux qui franchissent les confins du monde ; certaines racontent qu'on passe au-dessus d'une immense chute d'eau pour atteindre ensuite une contrée peuplée de gens paisibles et sages et d'animaux étranges ; dans d'autres contes, les marins parviennent à une terre où des animaux intelligents et doués de parole trouvent les humains dégoûtants et stupides. Celui que j'aimais le plus, c'était celui dans lequel, après avoir navigué au-delà de toutes les cartes connues, on aboutissait à une terre où on était encore un enfant ; on pouvait parler avec cet enfant et l'inviter à opérer des choix plus judicieux. Mais, au cours de cette traversée, j'avais de plus en plus l'impression que, lorsqu'on franchissait les confins du monde, on entrait dans un univers où chaque jour n'était que labeur incessant, ennui et horizon liquide à perte de vue.

Mais la réalité, quand on outrepassa les limites des cartes, c'est que le territoire inconnu pour l'un est souvent le paysage familier d'un autre. Parangon affirmait s'être rendu à Clerres et dans les îles avoisinantes à l'époque où Igrot le commandait, et que même Akennit y avait été quand il était petit. Igrot était obsédé par les voyants et les présages, trait de caractère qu'il avait transmis à Akennit, selon certains récits. L'équipage que nous avions engagé à Partage comprenait une navigatrice compétente ; elle n'avait jamais navigué jusqu'à Clerres, mais elle avait une carte qui lui venait de son grand-père. Elle avait de l'expérience, et comme on était loin des routes commerciales familières à Althéa et Brashen, elle passait la majeure partie de son temps avec eux. La nuit tombée, ils scrutaient les étoiles et elle indiquait un cap à Parangon, qu'il confirmait la plupart du temps.

Les jours se suivaient, semblables, mais il y avait parfois des distractions mineures ; un jour de pétrole, Clef sortit un pipeau et le vent se leva dès qu'il en joua. Si c'était de la magie, elle se présentait sous une forme où je ne la percevais pas et que je n'avais jamais rencontrée auparavant. Je voulus y voir une coïncidence. Une autre fois, Persévérance s'enfonça une écharde dans le pied dont la plaie s'infecta ; Althéa m'aida à l'extraire et traita la purulence avec deux herbes que je ne connaissais pas, puis l'adolescent reçut un jour de repos. Bigarrée, quant à elle, était devenue pour tous un membre de l'équipage ; lorsqu'elle n'était pas avec Ambre, elle était avec Paragon ; elle se promenait sur l'épaule de la figure de proue ou même sur sa tête, et, quand les vents étaient favorables et que Paragon fendait les flots, elle volait devant lui.

Ce qu'il y a de regrettable avec les périodes d'ennui, c'est qu'on n'apprend à les apprécier vraiment que lorsqu'un désastre ou la menace d'une catastrophe vient soudainement les faire voler en éclats. J'étais témoin, à distance, de l'évolution des relations entre les membres d'équipage, et j'observais les inévitables tensions qui surgissent au cours d'un long périple ou d'une longue expédition. J'espérais voir ces tempêtes intérieures s'apaiser sans nous affecter, mais, un après-midi, alors que je travaillais aux côtés de Lant à réparer une voile, il me dit les mots que je redoutais d'entendre. « Akennit aime bien Braise. De façon excessive.

— J'ai remarqué qu'il l'apprécie. » En vérité, j'avais remarqué qu'elle était appréciée de presque tout l'équipage. Fourmi l'avait d'abord regardée comme une rivale, et Brashen lui avait plus d'une fois reproché de prendre trop de risques pour montrer qu'elle était la meilleure des deux ; mais cette compétition s'était muée en une solide amitié. Braise était gaie, cordiale, compétente, et elle travaillait dur. À présent, elle portait ses cheveux châtains et bouclés en une épaisse tresse faite à la vavite, et elle avait la plante des pieds couverte de callosités à force de courir sur le pont et dans le grément ; sa peau tannée par le soleil était aussi sombre que du bois poli, et le labeur avait musclé ses bras ; elle rayonnait la santé et irradiait

la convivialité. Et les yeux d'Akennit la suivaient pendant qu'elle travaillait, et il s'arrangeait presque toujours pour s'asseoir en face d'elle dans la cambuse.

« Tout le monde l'a remarqué, répondit Lant, l'air sombre.

— Et ça pose un problème ?

— Non. Pas encore.

— Mais vous pensez que ça va venir ? »

Il me jeta un regard incrédule. « Pas vous ? C'est un prince, il est habitué à obtenir tout ce qu'il veut ; et c'est le fils d'un violeur.

— Mais il n'est pas son père », dis-je calmement, pourtant je ne pus nier l'angoisse que ses paroles éveillaient en moi. Je posai la question suivante avec prudence : « Braise s'en inquiète-t-elle ? Vous a-t-elle demandé de la protéger ? »

Il marqua un temps avant de répondre. « Non, pas encore ; je ne pense pas qu'elle voie le danger. Mais je ne veux pas attendre que les choses tournent mal.

— Donc vous voulez que j'intervienne ? »

Il enfonça son aiguille dans l'épaisse toile pliée. « Non ; je veux juste que vous soyez au courant avant qu'il ne se passe quelque chose. Peut-être pour que vous me souteniez, si on doit en arriver là.

— On n'en arrivera pas là », dis-je à mi-voix.

Il se tourna vers moi, les yeux agrandis.

« Pour moi, le plus sage serait que vous ne bougiez pas tant que Braise ne vous demande pas de la protéger : ce n'est pas le genre de fille à courir se réfugier derrière un homme. S'il y a un problème, elle devrait être de taille à le régler, et je pense que le plus sûr moyen de la mettre en rage serait justement d'intervenir sans son autorisation. Si vous voulez, j'en toucherai un mot aux capitaines. C'est leur vaisseau, c'est à eux d'y maintenir l'ordre. Je sais que Braise ne vous est pas indifférente, mais...

— N'ajoutez rien. Je ferai comme vous dites. » Après ces mots secs, il reprit sa couture à gestes hargneux.

Durant le reste de la journée, j'observai Braise et Akennit. À l'évidence, il était conscient de la présence de la jeune fille,

et on ne pouvait exclure qu'elle trouvât cela plaisant de son côté. Je ne la vis pas faire la coquette avec lui, mais elle riait à ses plaisanteries, et je mesurais bien à quel point Lant, contraint par le sens de l'honneur et celui du devoir, pouvait s'irriter de ce spectacle. Quant à moi, je me sentais fatigué mais aussi envieux de leur jeunesse. Depuis combien d'années n'avais-je pas éprouvé les atteintes de la jalousie et les douloureux questionnements, à l'époque où j'aimais quelqu'un d'inaccessible ? Bien sûr, j'étais soulagé d'être débarrassé de pareilles turbulences, mais cela me rappelait aussi le poids des ans sur mes épaules.

J'étais tenté d'intervenir. Devais-je m'entretenir en privé avec Braise ? Je craignais qu'elle ne prît cela pour une réprimande ; et, si j'en parlais au prince Akennit, comment réagirait-il ? S'il ne cherchait avec elle qu'un badinage amical, j'aurais l'air d'un imbécile indiscret ; et, si ses sentiments pour Braise étaient réels, il risquait de réagir comme je l'avais fait quand dame Patience m'avait mis en garde contre Molly. La situation se compliquait davantage du fait de mon amitié croissante pour le jeune homme. Son orgueil le rendait encore irritable, mais il faisait visiblement de son mieux pour devenir un marin accompli ; il savait désormais mieux nettoyer ses vêtements et, de façon plus générale, assumer des tâches dévolues depuis sa naissance à des domestiques, mais quand un membre de l'équipage le brocardait, il n'arrivait toujours pas à déterminer si c'était par moquerie ou par jeu. Le mur que son orgueil avait dressé autour de lui était difficile à fissurer de l'intérieur, mais il s'y efforçait.

À plusieurs reprises, j'avais sorti la cape aux papillons de sa cachette et, dissimulé sous elle tel un fantôme, j'avais arpenté le pont. Sur un bateau où l'intimité était quasiment inexistante, elle me fournissait un petit espace secret où m'asseoir sans crainte de me faire marcher dessus ; nul ne me remarquait. Longtemps espion pour Umbré, je n'avais aucun scrupule à écouter les conversations des autres, mais je ne les cherchais pas délibérément. La proche amitié de Fourmi avec notre navigatrice de Partage ne me regardait pas, et je ne

faisais pas non plus exprès d'entendre les échanges moroses entre Althéa et Brashen sur le pont arrière.

Un soir, ayant trouvé mon refuge habituel occupé par deux marins de Partage qui fumaient, je me glissai sans bruit vers le pont avant. Je m'en arrêtai à bonne distance, du moins l'espérais-je, et vis, non sans une certaine inquiétude, Akennit couché de tout son long sur le pont. Je fis deux pas sur la pointe des pieds et constatai que ses yeux étaient fermés, mais que sa poitrine se soulevait et retombait au rythme lent et régulier d'un profond sommeil.

C'est alors que Parangon me parla, tout doucement, comme un parent au chevet d'un enfant endormi. « Je sais que tu es là.

— Je m'y attendais, lui répondis-je tout aussi doucement.

— Viens plus près, j'aimerais te parler.

— Merci, mais je crois que je préférerais rester ici.

— À ta convenance. »

Je hochai la tête sans rien dire ; je m'accroupis sur le pont, le dos au bastingage, et levai les yeux vers les étoiles.

« Qu'y a-t-il ? » demanda le vaisseau. Il avait croisé les bras et me regardait par-dessus son épaule.

Son visage ressemblait tellement au mien jadis que j'avais du mal à savoir si c'était à lui que je parlais ou à moi-même. « Autrefois, il y a longtemps, j'ai voulu tout quitter, ma famille, mes responsabilités, et, pendant un certain temps, j'ai pu croire trouver ainsi le bonheur ; mais je me trompais.

— Là, tu fais allusion à moi qui me prépare à recouvrer mon état naturel, à devenir les deux dragons emprisonnés dans ce bois pendant six de vos générations.

— Oui.

— Tu crois que je serai malheureux ?

— Je n'en sais rien. Je pense seulement que tu devrais peut-être y réfléchir à deux fois. Tu as une famille qui t'aime. Tu es...

— Je suis en prison.

— Moi aussi, je l'étais, mais...

— Je n'ai pas l'intention de demeurer un bateau. Économise ta salive, humain. » Après un instant, il ajouta : « Tu as beau me ressembler, je ne suis pas toi. Ma situation est complètement différente de la tienne. Et je n'ai jamais demandé à m'éveiller dans un tel état d'asservissement. »

J'eus envie de lui répondre que jamais je n'avais aspiré à jouer le rôle que ma famille m'avait imposé, puis je me demandai si c'était bien le cas. Je regardai la poitrine d'Aken-nit se lever et s'abaisser lentement. Très lentement. Comme je m'apprêtais à m'agenouiller près de lui, le navire interrompit mon geste : « Il va bien, ne le réveille pas. »

Le petit pendentif gravé au profil de son père se trouvait dans le creux de sa gorge, et la fine chaîne d'argent lui enserrait étroitement le cou. J'eusse détesté porter un collier aussi serré.

« Ça ne le gêne pas, me dit Parangon.

— Est-ce que ça peut lui parler ?

— Que t'importe ? Ça n'a rien à voir avec toi.

— Ce n'est pas si sûr. » *Sois prudent, Fitz.* Était-il moins dangereux d'en discuter avec le navire qu'avec Althéa ? Je repris dans un souffle : « Il y a une jeune femme sur ton pont qui s'appelle Braise. Elle est sous ma protection. »

Le navire eut un grognement de mépris. « Je la connais ; je l'aime bien, et elle n'a guère besoin de ta protection.

— Elle est très capable, mais je ne tiens pas à la voir acculée à devoir se défendre. Si on en arrivait là, je pense qu'Aken-nit passerait un mauvais quart d'heure.

— Qu'insinues-tu ? » demanda le navire, et je sentis la pression soudaine de son esprit contre mes défenses. Je renforçai mes murailles, mais trop tard. La lèvre supérieure de la figure de proue se souleva comme celle d'un loup furieux, et il dit : « Tu as donc une si piètre opinion de lui ?

— Je n'ai jamais entendu personne contester ce que son père a fait à Althéa ; or, le talisman de bois-sorcier qu'il porte est rempli des pensées de son père. Pourquoi ne devrais-je pas m'inquiéter ?

— Parce qu'Akennit n'est pas son père ! Et il ne porte pas les souvenirs de son père. » Il se tut puis ajouta d'un ton menaçant : « C'est moi qui les porte ; je les ai pris pour que personne d'autre n'ait à les endurer. »

Et brusquement je fus jeté face contre terre sur le bois rugueux du pont ; le choc m'arracha de la peau des mains et des genoux. Je voulus me relever, mais un poids s'abattit soudain sur moi, et un avant-bras dur comme le fer me bloqua la gorge. Je tentai de me redresser, mais l'homme était plus grand et plus lourd que moi. Je sentis sa barbe râpeuse contre ma joue, et il dit d'une voix grondante : « Oh, mais que voilà un beau petit morceau de chair fraîche bien tendre ! Tu peux te débattre autant que tu veux, je finirai par te mater. J'aime ça, les chevauchées animées. » Il me saisit par les cheveux et plaqua mon visage sur le pont ; j'essayai d'agripper son bras pour l'éloigner de ma gorge, mais les épaisses manches brodées de sa chemise glissaient sous mes doigts.

Je voulus crier, mais il me coupait la respiration. Je pris appui sur le pont pour repousser mon assaillant, et j'entendis un autre homme s'esclaffer pendant que mon agresseur se pressait contre mon dos. Son avant-bras en travers de ma trachée me privait d'air et des étincelles s'agitaient devant mon regard qui s'éteignait ; c'est alors que je sentis avec horreur ce qu'il me réservait.

Je revins en un instant à moi-même en tant que Fitz, et détachai mes mains d'un avant-bras qui n'existait pas. Je haletais, encore habité par la peur et l'indignation qu'un garçon avait ressenties. Je me redressai en titubant, furieux, choqué et plein d'une peur noire que je ne pouvais pas vaincre. *Plus jamais ça !* Ayant pris cet engagement, je redevins pleinement moi-même. Ni cette douleur, ni cette rage ni cette honte ne m'appartenaient.

« Akennit ne sait rien de tout cela », poursuivit doucement le navire, comme si la tempête de souvenirs n'avait jamais eu lieu. « Ne t'en va pas, Cervien. Reste là, et je partagerai avec toi d'autres épisodes de la jeunesse de Kennit ; j'en ai à revendre. Des heures entières de Kennit qui se traîne à terre,

déchiré et en sang, à la recherche d'un endroit où Igrot ne pourra pas l'attraper ; et aussi les nuits de fièvre qui ravaageaient son corps, et encore les jours où ses yeux tuméfiés par les coups n'étaient plus que des fentes. Allons, laisse-moi partager avec toi quelques-uns de ces merveilleux souvenirs de famille. »

La nausée qui me tenaillait ne fit qu'accroître mon indignation. « Si... s'il a subi ça, comment a-t-il pu le faire à son tour ? Comment a-t-il pu supporter de devenir aussi monstrueux ?

— Intéressant qu'un autre humain ne comprenne pas plus ça que moi... C'était peut-être la seule façon pour lui de s'en décharger, de ne plus être la victime en devenant... le bourreau ? Tu ne peux pas imaginer à quel point il s'est battu pour échapper aux monstres qui hantaient ses rêves, ni combien il a lutté pour devenir tout ce qu'Igrot n'était pas. Igrot faisait parfois mine d'avoir la délicatesse d'un gentleman, mais ce n'était qu'une façade et j'ignore d'où ça lui venait. Kennit n'a jamais compris tout ce que le pirate lui imposait, comme s'habiller en chemise de dentelle et servir à table, pour que le pirate puisse ensuite le battre et lui arracher ses vêtements. C'est Kennit qui m'a défiguré à coups de hachette, tu le savais ? Je le portais dans mes mains pendant ce temps, et Igrot riait pendant qu'il me faisait sauter les yeux. C'était le marché que nous avions conclu : Kennit me rendrait aveugle et, en échange, Igrot ne le violerait plus. Mais Igrot ne tenait jamais parole – contrairement à nous ; ô combien nous avons tenu les promesses que nous nous étions faites au cours des nuits sombres et sanglantes ! »

J'entendis le vaisseau grincer des dents. La vague d'émotions qui m'assaillit fit battre mon cœur à tout rompre, et le souffle me manqua. Comme je m'étonnais de ne pas voir Althéa et Brashen accourir, le vaisseau répondit à ma pensée : « Oh, bien sûr ils ont deviné certaines choses et en soupçonnent d'autres, mais ils ne savent pas tout ce qui s'est déroulé sur mes ponts. Pas plus qu'ils ne sont au courant de notre conversation. Toutes ces années passées pris au piège

sous la forme d'un bateau et mon esprit enfermé comme un adolescent violenté ! Et ça a duré jusqu'au jour où nous les avons tués. Kennit les a tous empoisonnés avec des copeaux de mon visage broyés et mélangés à leur soupe ; et lorsqu'ils ont été tous malades, que tous se sont mis à ramper en se tenant le ventre, trop faibles pour rester debout, Kennit les a achevés. Avec la même hachette qu'il avait utilisée pour détruire mes yeux, il les a tués l'un après l'autre, et mes ponts se sont imprégnés de leur sang et de leurs souvenirs. Chacun des hommes qui avaient assisté à sa honte et à son humiliation a senti le fer de cette hache. Et Igrot a été le dernier. Kennit l'a démembré avec une tendresse infinie. J'ai aussi tous ces souvenirs-là, Cervien. » Il s'interrompit un moment, puis, en me tournant le dos pour contempler les eaux, il me dit : « Imagines-tu, humain, de voir une jeune créature que tu aimes endurer de pareilles horreurs sans pouvoir intervenir ? De ne pas pouvoir tuer son bourreau sans la tuer en même temps ? J'ai recueilli ses souvenirs à d'innombrables reprises ; par deux fois, j'ai absorbé sa mort, et je l'ai mis à l'abri jusqu'à ce qu'il puisse supporter de retourner dans son enveloppe charnelle. J'ai pu estomper ses souvenirs, mais je n'ai pas pu les effacer. » Sa voix devint curieusement distante, comme s'il parlait d'événements survenus un siècle plus tôt. « Kennit ne pouvait pas garder ces souvenirs, sans quoi il aurait fini par se suicider ; alors c'est moi qu'il a tué. Nous en avons convenu, car pas plus que lui je ne voulais vivre avec ces images. Nous avons donc commencé par éliminer tous les hommes d'équipage, un par un, et Igrot en dernier ; puis Kennit a récupéré une bonne partie du butin qui se trouvait alors à bord, m'a sabordé, et c'est depuis le canot du navire qu'il m'a regardé m'incliner, faire eau, et finalement chavirer avant de sombrer.

« J'ai essayé de mourir ; je pensais que j'allais mourir ; mais je n'ai pas plus besoin d'air que de nourriture. Je suis donc resté là, à l'envers, entre deux eaux ; les vagues m'ont poussé de-ci de-là, jusqu'au moment où un courant m'a pris. Quand je me suis rendu compte qu'il me ramenait à Terrilville, je l'ai

laissé faire, et c'est comme cela qu'on m'a finalement trouvé, la coque en l'air, à l'entrée du port. Comme je représentais un danger pour la navigation, on m'a halé jusqu'à une plage, hissé pour me mettre hors d'atteinte des marées, et enchaîné. Le vaisseau fou. Le paria. Et c'est là que Brashen Trell, Ambre et Althéa m'ont découvert. »

Il y avait des étoiles dans le ciel dégagé, et la vivenef tranchait les vagues en douceur, poussée par un vent léger mais régulier. Nous eussions pu être les deux seuls êtres vivants au monde. Le jeune homme allongé sur le pont n'avait pas bougé et je me demandai si c'était Parangon qui le maintenait ainsi profondément endormi. Je me demandai aussi ce que le bateau partagerait de cette histoire avec Akennit, et pourquoi il me l'avait racontée.

« Je ne lui dirai rien, répondit le vaisseau. Une fois transformé en dragons, j'emporterai tous ces souvenirs.

— Penses-tu que tes souvenirs humains disparaîtront à ce moment-là ?

— Non », répondit-il avec assurance. « Ceux des dragons et ceux des serpents de mer dont la vie s'inscrit entre l'œuf et le dragon forment un ensemble qui fait de nous des êtres complets. Nous n'oublions rien, en tout cas si, du cocon jusqu'à l'éclosion, tout s'est bien passé. Je vais m'affranchir du corps de ce vaisseau et de cette enveloppe à ta ressemblance, mais je porterai toujours en moi l'horreur de ce que les humains peuvent s'infliger les uns aux autres par amusement. »

Je me rendis compte que je n'avais rien à répliquer à cela. Je regardai le jeune homme endormi et dis : « Donc il ne saura jamais rien de ce que son père a enduré ?

— Il en sait bien assez. Ce que la petite Etta, Hiémain et Sorcor savaient, il le sait aussi. Les vrais souvenirs ne lui seraient d'aucune utilité. Quel besoin aurait-il donc d'en apprendre davantage ?

— Pour comprendre ce que son père a fait, peut-être ?

— Ah ! Le fait de savoir ce qu'a enduré Kennit enfant te permet-il de mieux comprendre ce que Kennit adulte a fait ? »

J'écoutai les battements de mon cœur. « Non.

— Moi non plus. Et ce serait pareil pour lui. Alors pourquoi l'encombrer de tout ça ?

— Peut-être pour qu'il n'en fasse jamais autant ?

— Ce morceau d'utérus de dragon que le garçon porte à la gorge, sculpté à la ressemblance de son père, sa mère l'a porté elle-même pendant bien plus longtemps que Kennit. Elle a passé son enfance comme prostituée ; te rends-tu compte qu'elle considérerait Kennit comme la première personne qui l'ait traitée avec gentillesse ? Et qu'elle en est venue à l'aimer parce qu'il l'avait tirée du ruisseau ?

— Je l'ignorais, dis-je à voix basse.

— Crois-moi, Akennit en sait plus sur le viol qu'il ne voudrait bien l'admettre, et je doute qu'il reproduise sur les autres ce que sa mère regarde avec horreur. » Il poussa un soupir pareil au son des vagues roulant sur du sable fin. « C'est peut-être pour cela que sa mère a si bien fixé le talisman à sa gorge avant de le laisser monter à bord. »

Akennit bougea. Il se retourna, ouvrit les yeux et regarda le ciel sans un mot. Je retins mon souffle et restai immobile. La cape n'offrait pas une protection parfaite : elle adoptait la texture, la couleur et la dimension apparente de tout ce qui se trouvait derrière moi, mais le vent l'agitait, ce qui devait donner un effet bizarre ; pourtant, il ne se tourna pas vers moi. Il se mit à parler au ciel, ou au vaisseau. « C'est sur ces ponts que j'aurais dû naître. C'est ici que j'aurais dû grandir. J'ai manqué tant de choses !

— C'est vrai pour moi aussi, répondit Parangon d'un ton bienveillant. Mais il n'y a pas moyen de retourner en arrière, mon fils ; nous devons faire avec ce que nous avons maintenant, et le garder en nous à jamais.

— Quand tu te transformeras en dragons, tu me quitteras.

— Oui. »

Akennit soupira. « Tu m'as répondu sans même prendre le temps de la réflexion.

— Aucune autre réponse ne serait envisageable.

— Reviendras-tu me voir ou t'en iras-tu pour toujours ?

— Je ne saurais le dire. Comment pourrais-je le savoir ? »
Akennit demanda d'une voix très juvénile : « Qu'espères-tu faire ensuite ? »

— Je pense que je devrai réapprendre à être un dragon ; or, nous serons deux, qui serons à la fois moi et pas moi. J'ignore ce qui adviendra après. Je peux seulement te dire que pour les jours qu'il nous reste à passer ensemble, je serai ici avec toi. »

Je m'éloignai subrepticement. Cette conversation ne me regardait pas ; j'avais bien assez de ma propre souffrance pour ne pas avoir à partager celle d'un autre enfant abandonné par son père. J'étais resté trop longtemps avec la figure de proue, et peut-être Ambre et Braise dormiraient-elles toutes deux. Je traversai le pont en ménageant toute une série de pauses pour éviter l'équipage, puis, profitant de l'obscurité du capot d'échelle, je m'arrêtai devant la porte et défis sans bruit la cape. Après l'avoir défroissée, je la pliai soigneusement et, à coups discrets, toquai trois fois au battant. Comme personne ne réagissait, je l'ouvris avec précaution.

Le Fou était par terre, couché sur le dos. La faible lueur qui filtrait par le hublot me permit de le distinguer. « Fitz ! » fit-il d'un ton amical.

Je le regardai puis relevai les yeux vers la couchette du haut. « Braise n'est pas là ? »

— Elle est de garde ce soir. Alors, tu as ressorti la cape aux papillons ?

— Comment le sais-tu ?

— J'ai entendu le claquement du tissu devant la porte. J'ai supposé que c'était la cape, et tu viens de me le confirmer. Où jouais-tu les espions ?

— Je ne jouais pas les espions ; c'est pour moi un moyen d'être seul, d'être invisible même quand il y a du monde à proximité. Mais, en effet, j'ai passé un peu de temps avec Parangon.

— C'est dangereux, comme passe-temps. Tiens, écarte-toi un peu, s'il te plaît. » Je reculai jusqu'à la porte. Toujours sur le dos, il remonta rapidement les genoux jusqu'à la poitrine

et tenta de se relever d'un bond ; il n'y parvint pas et tomba de côté sur sa couchette avec une lourdeur qui lui laisserait des ecchymoses. Pourtant, loin de pousser un gémissement de douleur, il se redressa lentement et s'assit sur la couchette. « Je n'y arrive pas encore tout à fait, mais ça viendra.

— J'en suis sûr », répondis-je. Si par la seule force de la volonté il était possible de réaliser quelque chose, le Fou serait un jour capable à nouveau de maîtriser ses anciens numéros d'acrobatie.

Je sortis mon vieux sac de sous le lit. En y farfouillant, je rencontrai la brique de feu des Anciens et m'assurai qu'elle était bien à la verticale avant de ranger la cape près d'elle. Puis, au-delà de mes vêtements pliés et des cahiers d'Abeille, je sentis les tubes d'Argent à travers la chemise qui les enveloppait, et enfin les pots détonants d'Umbre tout au fond. Je remis précautionneusement le sac à sa place et demandai, l'air de rien : « Tu as fait d'autres rêves, Fou ? »

Il eut un grognement dédaigneux puis il déclara au bout d'un moment : « J'aurais dû me douter que Parangon capterait mes rêves. Que t'a-t-il dit ?

— Rien sur leur contenu, mais il m'a fait partager d'une manière extrêmement saisissante un peu de ce qui a façonné Kennit. » Je replaçai mon sac sous la couchette, en position verticale, et dus courber la tête pour m'asseoir à côté du Fou. « Que les humains sont donc monstrueux ! Je préférerais encore être un loup. »

À ma grande surprise, il se pencha vers moi. « Moi aussi. » Après une pause, il ajouta : « Pardon ; j'étais en colère contre toi, et ce n'était pas juste ; mais ce n'était pas juste non plus de ta part de douter de mes rêves. As-tu pu encore toucher l'esprit d'Abeille ?

— Non. J'ai essayé à plusieurs reprises, mais je n'arrive pas à la trouver. Je dois faire preuve d'une prudence extrême avec Umbre qui est par là, aussi déchaîné qu'une tempête. Par deux fois, il s'est rué sur moi pour m'exhorter à me joindre à lui. La première fois, j'ai senti qu'Ortie était là aussi, et que son clan s'efforçait de le maîtriser, de le maintenir dans son corps.

La seconde fois, je me suis retrouvé seul face à lui. Mais s'il cherche à s'emparer de moi et qu'Abeille se voie prise entre nous deux, ça pourrait bien détruire ses pouvoirs. Elle ignorait ce qu'elle devait faire, et je l'ai chassée du fleuve d'Art ; maintenant, à cause de moi, elle ne sait plus quoi penser. » Je m'arrêtai là : il n'avait pas besoin d'en apprendre davantage. Ma douleur et ma honte n'appartenaient qu'à moi.

« Tu ne m'as rien dit de tout ça.

— Tu étais en colère. » Je marquai une pause. « Bon, à ton tour. De quoi as-tu rêvé ? »

Il resta silencieux.

Je tâchai de garder un ton désinvolte. « Je suppose que nous allons mourir, toi et moi, encore une fois. »

Il inspira profondément et sa main gantée chercha mon poignet. « Je n'ose pas dormir, Fitz. Je m'assois ici sur la couchette, dans le noir de jour comme de nuit, et je m'efforce de ne pas dormir, parce que je ne veux pas rêver. Mais j'en fais, des rêves, et l'envie de les raconter, de les coucher sur le papier, est si forte que ça me rend malade. Mais je ne peux pas les écrire, car même si j'avais de l'encre, ma vue est trop basse. Et je ne veux les raconter à personne.

— Ne pas raconter tes rêves te rend malade ?

— C'est comme une obsession. Les vrais rêves doivent être exprimés et partagés ; à tout le moins, ils doivent être mis par écrit. » Il eut un petit rire. « C'est sur ce phénomène que comptent les Serviteurs : ils récoltent les songes de ces pauvres demi-Blancs comme des fermiers récoltent le raisin. Tout cela entre dans leur bibliothèque de rêves et de prédictions, tout est passé au crible, comme pour séparer le bon grain de l'ivraie, tout est mis de côté, référencé et révéifié, prêt à servir aux Serviteurs pour voir ce qu'ils peuvent prévoir et comment en tirer profit. » Il s'appuya lourdement contre moi comme un enfant qui veut fuir un cauchemar, et je passai mon bras autour de lui. Il secoua la tête. « Ils sauront que nous arrivons, Fitz. Ils détiennent Abeille et ils sauront que nous arrivons. Ça se terminera mal.

— Alors raconte-moi. Ne me laisse pas y aller à l'aveuglette. »

Il eut un petit rire étranglé. « Oh, non ! S'il y a quelqu'un qui avance en aveugle, Fitz, c'est bien moi ! Tu meurs, tu te noies, tu es englouti dans les ténèbres, dans l'eau froide de la mer et dans le sang. Voilà, maintenant tu es au courant. Je ne sais pas en quoi ça peut nous aider, mais tu es au courant. » Je sentis ses épaules s'affaissant dans l'obscurité. « Et je suis un peu soulagé d'avoir raconté mes rêves. »

Mon sang se glaça. Même si j'affirmais le contraire, mes tripes, elles, le croyaient. « Ne pourrais-je pas plutôt mourir de froid ? demandai-je d'un ton faussement décontracté. Il paraît qu'on s'endort, tout simplement, et puis c'est fini.

— Je regrette, dit-il, et j'entendis un effort identique dans sa voix. Ce n'est pas moi qui décide comment ça se passe ; on me dit simplement ce qui se produit.

— Et pour toi ?

— C'est là le pire : je crois que je m'en sors vivant. »

Le soulagement que j'éprouvai alors s'évanouit aussitôt : il n'était pas certain de sa propre survie. « Et Abeille ? » Ma voix tremblait. « Je sais que tu l'as vue vivante en rêve. Arrivons-nous à la sauver ? Finit-elle par rentrer chez nous ? »

Il répondit d'un ton hésitant : « Je pense qu'elle est comme toi : c'est un carrefour de nombreux avenir possibles. Je l'ai vue portant une couronne avec des flèches de flammes et d'obscurité, mais elle apparaît aussi sous la forme de fers brisés, comme quelqu'un qui libère les événements. Et aussi comme le vaisseau fracassé.

— Que signifie le vaisseau fracassé ?

— Quelque chose d'irréremédiablement brisé », dit-il à voix basse.

Mon enfant, la fille de Molly, irréremédiablement brisée... Une partie de moi savait que c'était le résultat inévitable de ses expériences ; elle serait brisée, comme le Fou et comme moi.

À cette pensée, une douleur me poignit la poitrine, et je répondis d'une voix qui grinçait. « Ma foi, qui ne romprait pas à sa place ? J'ai bien cédé, moi, et toi aussi !

— Et nous en sommes sortis tous les deux plus forts.

— Nous en sommes sortis tous les deux », rectifiai-je. Je n'avais jamais été certain de comprendre ce que les tortures infligées par Royal avaient provoqué en moi. Une partie de moi était morte dans cette cellule, littéralement et figurativement ; or, j'étais en vie aujourd'hui. Je ne saurais jamais si j'avais perdu plus que ce que j'avais acquis. Mais la question était oiseuse. « Quoi d'autre ? » demandai-je.

Sa tête tomba vers l'avant puis se redressa brusquement. Je modifiai ma question. « Depuis combien de temps n'as-tu pas dormi ?

— Je ne sais pas. Je m'assoupis, je me réveille, et je ne sais pas combien de temps j'ai dormi. La cécité est un état vraiment particulier, Fitz : il n'y a ni jour ni nuit ; et on n'est pas dans l'obscurité, si ça t'intéresse.

— Tu as d'autres rêves ou d'autres réflexions à partager avec moi ?

— Je rêve d'une noix qu'il est dangereux de casser. Parfois, j'entends une chanson absurde, comme : "L'attrape est le trappeur et le trappeur est attrapé", mais ce ne sont pas toujours des rêves. Parfois je vois... comme un carrefour, mais avec un nombre infini de chemins qui partent en étoile d'un point central. Quand j'étais jeune, je les voyais souvent et nettement, mais, après que tu m'as ramené à la vie, je n'en ai pas vu pendant longtemps. Jusqu'à ce fameux jour au marché où Abeille m'a touché. C'était incroyable. Je l'ai touchée moi aussi et j'ai alors vu qu'elle était à la croisée d'une multitude de chemins. Elle les a vus elle aussi, et j'ai dû la retenir pour l'empêcher de faire un choix trop rapidement. »

Sa voix faiblit puis s'éteignit.

« Et que s'est-il passé ensuite ? » insistai-je, atterré.

Il eut un petit rire sans humour. « Ensuite, je crois que tu m'as poignardé au ventre à plusieurs reprises, mais j'ai perdu le compte au-delà de deux.

— Ah ! » Une sensation de froid m'envahit. « Je ne savais pas trop si tu en avais gardé des souvenirs. » Je sentis le poids de son corps contre mon épaule. « Je regrette, lui dis-je.

— Trop tard. » Il me tapota de sa main gantée et se redressa en soupirant. « Je t'ai déjà pardonné. »

Que dire à cela ?

Il poursuivit : « Pour ce qui concerne Parangon... Quand j'ai levé les yeux et que je l'ai vu à notre arrivée à Trehaug... il étincelait de mille et un chemins. Il y avait là d'autres voies, à ce moment, qui ramenaient à Kelsingra ou qui conduisaient à Trehaug même, mais la plupart de celles qui menaient à Clerres, les plus directes, les plus courtes, commençaient par Parangon.

— C'est pour ça que tu as insisté pour que nous restions à son bord ?

— Tu crois en moi, maintenant ?

— Ça ne me plaît pas du tout, mais oui, je te crois.

— Moi non plus, ça ne me plaît pas. »

Le silence tomba entre nous, et j'attendis que le Fou reprît la conversation ; mais, au bout d'un moment, je me rendis compte qu'il dormait profondément. Je l'écartai doucement de mon épaule pour l'allonger sur la couchette, et remontai ses jambes sur le lit. Ces gestes me rappelèrent l'époque où je remettais Heur au lit quand il avait fait un cauchemar, il y avait des années de cela. Le Fou, dans son sommeil, releva ses genoux contre sa poitrine dans une position protectrice. Je me rassis sur le bord de la couchette. Il allait dormir et rêver, qu'il le voulût ou non.

Et moi, j'allais artiser.

Je soufflai lentement pour reculer mes limites, et je fus aussitôt conscient du navire. « Pardon », murmurai-je comme si j'avais heurté un inconnu dans la foule, puis je fis abstraction de sa présence et tendis mon esprit à la recherche du courant d'Art. Il était là, mais plus calme que je ne l'avais perçu depuis des mois, aussi régulier que le vent qui gonflait doucement les voiles et nous poussait à travers les vagues. Je me laissai glisser avec le courant d'Art, et le laissai emporter mes pensées et ma volonté vers Castelcerf et ma fille Ortie.

Elle dormait. Je me faufilai dans le cours de ses rêves et l'éveillai avec douceur. *Comment vas-tu, et comment se porte ton enfant ?*

Umbre est mort.

La nouvelle vola de son esprit au mien, et son empressement à me la communiquer me submergea. Son chagrin s'empara de moi et éveilla en moi une peine encore informe. Pendant un moment, il n'y eut rien d'autre. Je ne lui demandai pas comment il était mort : il était vieux, et le processus était enclenché depuis très longtemps. Privé de ses herbes et tenu à l'écart de l'Art, il n'avait plus accès aux moyens qu'il utilisait depuis si longtemps pour se régénérer, et les années l'avaient rattrapé.

C'est ma faute. Nous lui avons donné de l'écorce elfique pour éteindre son Art devenu très puissant mais erratique. Parfaitement calme un instant, il pouvait devenir aussi cinglant qu'une rafale de vent glacé le moment suivant. Deux des nouveaux apprentis ont décidé de quitter la formation parce que ses manifestations d'Art étaient terrifiantes ; même Pépite en était arrivée à redouter ses accès de violence, car, même si elle se rendait insensible à la magie grâce à des tisanes, il se saisissait d'elle et la précipitait dans le courant d'Art avec lui. Elle était terrifiée ! Comme nous tous !

Alors j'ai autorisé le recours à l'écorce elfique. J'ai changé tous les pages qui l'aidaient à s'approvisionner : je soupçonne fort qu'ils n'allaient pas lui chercher que des repas et du vin ! Trois jours de ce régime ont bloqué son Art, et il s'est transformé en... en vieillard. Il est devenu gentil mais grincheux, et vieux. Nous lui avons laissé recevoir à nouveau des visites de Pépite ; j'avais dû la garder éloignée de lui, et il... enfin, il ne paraissait pas comprendre pourquoi. Il était vraiment déboussolé. Par exemple il parlait au portrait de Subtil... Oh, Fitz, je crains qu'il ne soit mort en pensant que j'étais cruelle gratuitement, et que je lui avais retiré sa fille et sa magie par pure méchanceté, uniquement pour lui tenir la bride.

Je perçus la présence de Crible ; il avait dû entendre Ortie pleurer et s'était réveillé. Je le sentis pareil à une armure qui se ferma sur elle, du métal martelé qui la soutint et la maintint debout. Quiconque voudrait s'en prendre à elle devrait lui passer d'abord sur le corps. Je croyais que le chagrin

m'avait rendu insensible à toute émotion, mais soudain le soulagement m'envahit le cœur. *Je suis content que Crible soit là avec toi.*

Moi aussi. Je vais le lui dire.

Tu as reçu nos messages ?

Oui. Umbre tenait dans sa main le message de Lant ; je ne sais pas combien de fois Pépite le lui a lu. Il souriait quand on l'a trouvé, Fitz, d'un sourire doux et apaisé.

Une pensée me vint brusquement : *Je dois le dire à Lant.* Et puis, aussi vite : *C'est impossible.*

Ta première idée était la bonne : tu dois lui en parler, de même que je devais te tenir au courant.

Très bien, je lui parlerai. Je ne savais pas quand ni comment, mais je lui apprendrais la nouvelle, et à Braise aussi. Peut-être étais-je désormais en mesure de mieux comprendre le besoin compulsif qu'avait le Fou de parler de ses rêves. Je n'avais aucune envie de révéler ce que je savais à Lant ni à Braise, mais en même temps je mourais d'envie de partager tout cela avec eux, comme si le chagrin était une charge dont il fallait répartir le poids entre ceux qui doivent la porter.

Oui, fit Ortie. Et je me réjouis de te savoir en vie. J'ai tenté de te contacter à maintes reprises ces derniers jours, mais, comme aucun d'entre nous n'y parvenait, nous avons craint le pire.

Je me trouve sur une vivenef, et sa présence est... envahissante. Tandis que j'artisais avec elle, je sentis que le vaisseau suivait notre conversation. *Je suis désolé de t'avoir inquiétée.*

Ne t'en fais pas. Je vais immédiatement réveiller Devoir pour le prévenir.

À cet instant, je ne pus retenir mes propres informations. *Le Fou a rêvé qu'Abeille est en vie ; or, la dernière fois que j'ai pu te joindre avec l'Art, quand Umbre nous a si brusquement séparés, j'ai perçu la présence d'Abeille. J'ai reconnu son contact.*

Les vents de tous les mondes soufflèrent entre nous et le chuchotement des vagues vint mourir contre chaque rive. Quelle nouvelle était-elle la plus brutale : qu'Umbre fût mort ou qu'Abeille fût encore en vie ?

Je sentis la stupeur d'Ortie s'écouler en moi. *Où est-elle ? Comment va-t-elle ? Est-ce qu'ils l'ont maltraitée ? Croit-elle que nous l'avons abandonnée ? Comment a-t-elle survécu au passage dans un pilier d'Art ? Comment est-ce possible qu'elle soit restée en vie et que nous ayons renoncé à elle pendant des mois ?*

Je ne sais pas. C'était ça, le plus terrible : il y avait tant de choses que j'ignorais ! Je n'allais pas dire à ma fille qui attendait un enfant que sa petite sœur était malheureuse et maltraitée. Sur ce point, j'étais bien décidé à mentir, et sans remords aucun : je souffrais mille morts, et cela suffisait pour nous deux ; je ne lui imposerais pas ce fardeau. Je n'ai ressenti d'elle qu'un effleurement. Je sais qu'elle se dirige vers Clerres, comme nous, mais je ne sais pas si elle se trouve devant ou derrière nous ; tout ce que je sais, c'est qu'elle est sur un bateau à destination de Clerres. Rien de plus. Et le Fou a rêvé d'elle vivante. Ce n'est pas très consistant comme base de départ, mais je veux y puiser de l'espoir.

Ses pensées m'engloutirent soudainement, et c'est une maîtresse de guerre qui s'éveilla. *Je vais rassembler une armée de guerriers et d'artiseurs. Elliania a déjà proposé cette idée plus d'une fois. Nous arriverons, nous reprendrons ce qui nous a été pris et ne laisserons derrière nous que des ruines fumantes et des corps sans vie.*

Non ! Pour l'instant, n'envoie aucune force armée par là-bas. Nous pensons que notre meilleure chance de succès est au contraire d'y entrer discrètement.

Tu comptes négocier son retour ?

Cette pensée ne m'avait même jamais effleuré l'esprit ; j'étais parti pour mener une mission de représailles, avec pour seul projet de verser le sang. Imaginer Abeille entre les mains des Serviteurs n'avait fait que renforcer ma détermination à en découdre avec eux.

Je suis toujours sur un vaisseau à destination de Clerres ; j'arrêterai ma décision quand j'arriverai et que je pourrai analyser la situation. Je négocierai peut-être. Il y avait plusieurs façons de s'y prendre, la première étant de s'emparer d'otages. Je me

laisçais emporter par mes réflexions, et je savais qu'Ortie le sentait.

Comment te sens-tu ? lui demandai-je.

Lourde. Fatiguée. Heureuse, parfois.

Parfois. Lorsqu'elle pensait à son bébé plutôt qu'à la mort d'Umbre ou aux tourments qu'endurait sa petite sœur. *Je suis désolé de t'avoir réveillée. Et navré qu'Umbre soit mort ; je le dirai à Lant. Et maintenant tu dois te reposer.*

Elle eut un rire. *Me reposer, en imaginant la petite Abeille aux mains de ses ravisseurs ? Ah, papa, arrive-t-il que la vie soit simple ?*

Jamais plus de quelques instants, ma chérie. Juste quelques instants.

Je m'éloignai d'elle comme si nos mains se lâchaient. Pendant un moment, je me laissai porter dans l'Art. Subsistait-il dans ce courant quelque vestige d'Umbre, un spectre de Vérité ou peut-être même de mon père ? J'avais rencontré des présences dans l'Art ; je n'avais pas d'idée précise sur ce qu'elles étaient ; je savais seulement que c'étaient des êtres beaucoup plus grands que moi. Plus grands ? Mais aussi plus riches, plus réels, mieux finis. Eda et El ? Des Anciens du passé ou des artistes qui avaient acquis plus de consistance dans ce flot ?

Je rassemblai tout mon courage. *Abeille ! Tu m'entends ?* Je me fis une représentation mentale de ma petite fille. Ma petite Abeille... Je la revis dans ses vêtements démodés, je revis son regard empli de doute quand elle levait la tête pour me regarder, je sentis un parfum de chèvrefeuille se dissiper par une chaude nuit d'été, puis je revis toutes les occasions où je lui avais fait défaut. Non ! Ce n'est pas cela qui allait m'aider. Jamais je ne pourrais la trouver ainsi.

Je surmontai mes réticences et m'efforçai de reconstituer ce bref contact que nous avons eu, y compris quand Umbre s'était rué sur nous comme une bourrasque d'été sur un petit bateau, pour nous bousculer, nous disperser et nous menacer.

Fitz, mon garçon !